

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



GRAND REPORTAGE

NÉPAL
LA REVANCHE
DES SHERPAS



LES MAGAZINES
DE L'ANNÉE
2015
MEILLEURE
ENQUÊTE

N° 438. AOÛT 2015

L'ÉCOSSE

Une envie de liberté

DANS L'INTIMITÉ DES
SHETLAND

ARRAN, LEWIS ET HARRIS,
SKYE... VOYAGE D'ÎLE EN ÎLE

PARCOURS ROYAL DANS
LES HIGHLANDS



Etats-Unis
UNE SEMAINE SEULS
DANS LE FAR WEST

SÉRIE 2015

**LA FRANCE
NATURE**

SES ANGES GARDIENS,
SES SANCTUAIRES

LA CORSE



Chine
AU ROYAUME DES
BABIOLES FLUO

www.geo.fr

BEL : 6 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,5 € - GR : 6,5 € - ITA : 6,5 € - LUX : 6 € - PORT. CONT. : 6,50 € - DOM : Avion : 9 € ; Surface : 5,90 € - MAY : 13 € - Maroc : 66 DH - Tunisie : 9 TND - Zone CFA Avion : 6 300 XAF ; Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.



Renault KADJAR

Vivez plus fort.



Système Easy Park Assist*
Boîte automatique EDC à double embrayage*
Projecteurs avant Full LED Pure Vision*

* Disponible de série ou en option selon version. **Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 3,8/5,8.**
Émissions CO₂ min/max (g/km) : 99/130. Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.

Renault recommande **elf**



RENAULT
La vie, avec passion



www.chanel.com - La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).



L'INSTANT CHANEL

CHANEL REMPORTE LE 30ÈME GRAND PRIX
DE LA PUBLICITÉ PRESSE MAGAZINE.
DEPUIS TOUJOURS, LA PRESSE MAGAZINE
OFFRE À CHAQUE LECTEUR DES INSTANTS UNIQUES.

WWW.PRESSEMAGAZINE.COM / SEPM MARKETING & PUBLICITÉ

La leçon du Népal après le séisme



Derek Hudson

Qui, d'entre nous, chers lecteurs de GEO, passionnés de l'Himalaya et du peuple sherpa, n'a pas été touché par le tremblement de terre qui a secoué le Népal au mois de mai ? Mais, une fois passés la phase de sidération et le défilé des images télévisées, que constate-t-on ? Le pays se retrouve livré à lui-même. Qui va vraiment l'aider à se reconstruire ? Nous, les Occidentaux, qui avons été si prompts à poster sur Internet des photos des temples et des pagodes «avant» et «après» ? Nous, les admirateurs du moine bouddhiste Matthieu Ricard, qui, dans un livre récent, publié juste avant la catastrophe, prône la compassion et l'altruisme ?

Non, la compassion et l'altruisme sont d'abord exercés par les Népalais eux-mêmes. Plus exactement par les millions d'entre eux qui vivent à l'étranger. Et qui envoient au pays leur argent, gagné parfois dans des conditions exécrables, comme ces travailleuses domestiques au Liban, ces ouvriers dans les champs de palmiers à huile en Malaisie ou sur les échafaudages des «malls» et des stades dans la fournaise du Qatar. Ils sont 2,2 millions officiellement, 7 millions en intégrant les filières clandestines. Entre 25 et 30 % du PNB du pays

provient de ses jeunes exilés. Avec le Tadjikistan et le Kirghistan, le Népal fait partie des trois pays qui dépendent le plus de l'argent de leurs compatriotes émigrés.

Dans un monde souvent qualifié de «globalisé» ou «sans frontières», quel est le ciment d'une nation ? Les catastrophes viennent rappeler le lien fort qui unit un homme à une terre, une famille, une communauté. C'est pour celles-ci qu'il vit, travaille, et meurt parfois. Au total, les envois de fonds en provenance des diasporas et destinés à leur pays d'origine (près de 600 milliards de dollars dans le monde en 2015) sont quatre fois plus élevés que l'aide publique au développement. Les chefs de gouvernement ont beau prêcher la solidarité ou la communauté de destin, l'argent, lui, provient en majorité de la poche d'hommes et de femmes qui ont conservé un lien familial, émotionnel, culturel avec leur terre. L'Etat n'est qu'une entité politique qui se compose et se décompose au gré de l'histoire. Ce qui forge une nation, c'est la conviction qu'ont ses citoyens d'appartenir à une culture commune. A une entité où l'altruisme et la compassion s'exercent pour façonner un avenir.

J'étais à Katmandou quelques mois avant le séisme. Un Népalais qui m'accompagnait dans des ruelles où les poulets picoraien la pousière avait eu ce joli mot : «Nous ne sommes pas un pays pauvre, car nous mangeons une fois par jour, disait-il. Pour le deuxième repas, ne vous inquiétez pas. Nous partageons.» ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

ÉCOSSE, LUXE ET VOLUPTÉ

Le photographe **Olivier Tournon** (à gauche) et notre collaborateur **Jean-Christophe Servant** sont davantage habitués aux terrains «compliqués» et aux chambres modestes qu'à une telle suite de «lord» (ci-contre) ! Mais cette fois, non. Ils ont emprunté durant quelques jours le Belmond Royal Scotsman, un train qui suit une dizaine de fois par an, durant les beaux jours, l'une des plus belles voies de chemin de fer au monde, la West Highland Line, à travers l'Ouest écossais (lire page 74). Le summum ? «La cave à whisky, gérée par le jeune Philip, capable de convertir au mait n'importe quel amateur de bar à eau...»



Olivier Tournon / Divergence

PRADEL

CÔTES DE PROVENCE

L'or rose de Provence*

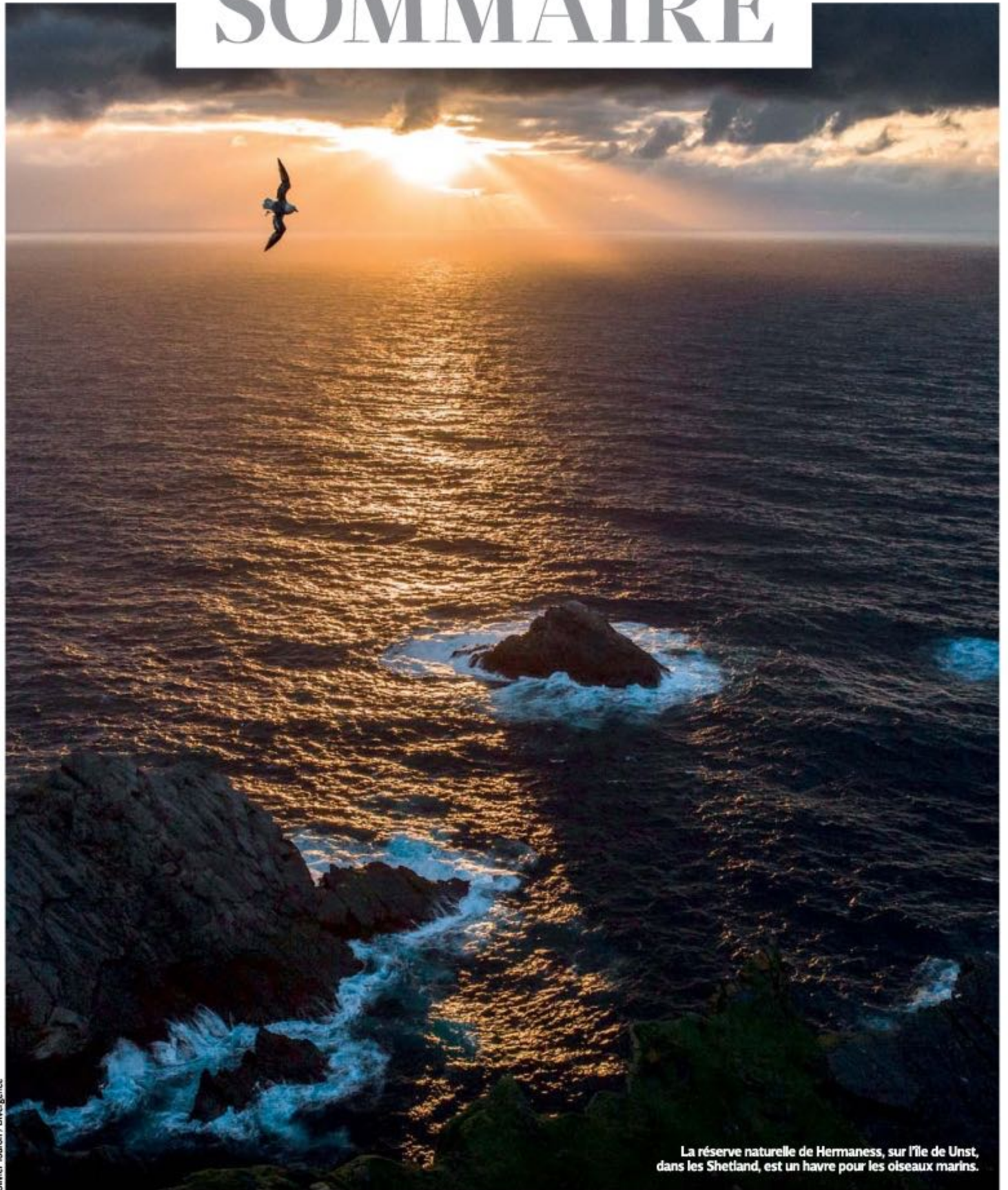
*Depuis plus de 60 ans, Pradel élabore
et signe les vins qui font référence
en Côtes de Provence.*



LISTEL 545 835 779/04939 - Crédit photo: Frédéric Lantier - * L'or rose est la teinte d'Imperial Pradel quand un rayon de soleil vient éclairer le verre.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SOMMAIRE



Olivier Tournon / Divergence

La réserve naturelle de Hermaness, sur l'île de Unst, dans les Shetland, est un havre pour les oiseaux marins.

52

ÉVASION

L'Ecosse Avec leurs landes, leurs lochs et leurs châteaux, les Highlands invitent au romantisme. Les chapelets d'îles sont propices à l'évasion. Et l'histoire mouvementée donne matière à réflexion. En ferry et en train, escapade dans la plus fascinante région de Grande-Bretagne.

SOMMAIRE



24

Ashley Gilbertson



108

Gwenn Dubourouilleu



86

Véronique de Viguerie / Reportage by Getty Images

Couv. nationale : Daniel Kreber / Imagebroker-Wallis.fr ; en haut : Véronique de Viguerie / Reportage by Getty Images ; en bas et de g. à d. : Ashley Gilbertson ; Franck Chaput / Hémis.fr ; Richard Seymour / Institute. **Couv. régionale :** Franck Chaput / Hémis.fr ; en haut : Véronique de Viguerie / Reportage by Getty Images ; en bas et de g. à d. : Ashley Gilbertson ; Daniel Kreber / Imagebroker - Wallis.fr ; Richard Seymour / Institute. **Encarts marketing :** Abonnement 4 cartes jetées et encart Welcome Pack.

ÉDITO 5

VOTRE AVIS 10

PHOTOREPORTER 12

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

LE MONDE QUI CHANGE 18

Coup de chaud pour les Indiens.

LE GOÛT DE GEO 20

Les tapas : l'entrée qui fait sortir les Espagnols.

L'ŒIL DE GEO 22

A lire, à voir.

DÉCOUVERTE 24

Seuls dans le Far West Nos reporters ont suivi des stagiaires et leurs instructeurs en immersion dans la nature sauvage de l'Utah. Objectif : s'en sortir sans les artifices de la vie moderne.

REGARD 42

Made in China Les babioles fluo qui inondent la planète transitent par Yiwu, au sud de Shanghai. Richard John Seymour en a rapporté des photographies qui « piquent » les yeux.

EN COUVERTURE 52

Ecosse, une envie de liberté Après un voyage d'île en île, découverte des Shetland, archipel au caractère bien trempé, visite aux héroïques habitants de l'île d'Arran et royal parcours à travers les Highlands.

GRAND REPORTAGE 86

La revanche des Sherpas Quelques jours avant le tremblement de terre du 25 avril dernier, nos journalistes étaient au Népal pour rencontrer ces montagnards qui se battent pour sortir de leur difficile condition de porteurs.

LE MONDE EN CARTES 104

Aide humanitaire : qui donne à qui ?
GRANDE SÉRIE 2015 : LA FRANCE NATURE 108

La Corse L'île a su rester celle de toutes les beautés grâce à ses habitants, amoureux de leur terre et fiers de la défendre. Nous avons rencontré ces anges gardiens de la nature.

LES RENDEZ-VOUS DE GEO 126

LE MONDE DE... Guillaume Musso 130

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO



La chronique « Planète GEO » sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO.

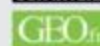
Voir les détails p. 127.

À LA TÉLÉ

En août, comme tous les mois, retrouvez « GEO 360 », votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 127.



SUR INTERNET



Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



Le Pack préserve la saveur
irrésistible de la cassonade.



DD8 - Saint Louis Sucre S.A. à Directoire et Conseil de Surveillance RCS PARIS 602056749 - 35, rue de la Gare - 75019 Paris.

VOTRE AVIS

Vous souhaitez partager une expérience de voyage ? Écrivez-nous. Chaque mois, nous publierons plusieurs témoignages et photos envoyés par nos lecteurs.

Courrier des lecteurs :

13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex.

E-mail : lecteurs@geo.presse.fr

Site GEO : www.geo.fr

[facebook.com/GEOmagazineFrance](https://www.facebook.com/GEOmagazineFrance)

[@GEOfr](https://twitter.com/GEOfr)

COURRIER

SOUVENIRS DE LA BELLE ANDALOUSIE

Grâce à votre dossier sur l'Andalousie (n° 435, mai 2015), j'ai eu le plaisir de me remémorer le voyage que nous y avons effectué en septembre 2012. Nous avons visité une bodega et ce que vous écrivez dans «cette saga andalouse» reflète bien l'esprit des propriétaires. Le nôtre possédait une vingtaine de chevaux andalous noirs d'une beauté sans pareil ainsi qu'une dizaine de calèches. Nous avons aussi goûté du jambon de ces fameux cochons noirs, appelé «pata negra». Je conseille également Ronda, cité magnifique coupée par un pont surplombant une vaste gorge. Pour nous, l'Andalousie est la plus belle région d'Espagne. **Marcel Bailly**

SE FIXER UN CAP AU CAP-VERT

Merci à la rédaction de GEO pour le reportage sur le Cap-Vert (n° 435, mai 2015) : les photos sont superbes ! Je suis allée en début d'année sur l'île de Santo Antão et j'ai

eu recours aux services d'une guide afin de ne pas passer à côté des petits coins de paradis qui ne sont pas forcément les sites les plus connus mais qui ont le charme de l'authenticité. Permettez-moi de communiquer à vos lecteurs les coordonnées de cette guide francophone qui saura leur dévoiler tous les secrets de l'île et s'adapter à leur niveau de marche: eolyne@gmx.com. Bon séjour au Cap-Vert aux futurs voyageurs ! **Emmanuelle Peroni**

L'ELDORADO DES OISEAUX

Dans votre numéro sur la Provence (n° 436, juin 2015), vous parlez de la Camargue et du parc ornithologique de Pont de Gau. Nous l'avons visité en mai dernier, et nous avons été émerveillés par cet espace entièrement dédié au bien-être des oiseaux : cigognes, flamants roses, hérons et autres petits oiseaux nichés ici et là ! Un beau moment de retrouvailles avec la nature. **Maude Rigobert**

ERRATUM

Dans le numéro 436 (juin 2015), page 37, nous indiquions que les chutes du Rhin déferlent vers le lac de Constance. C'est une erreur : elles se trouvent bien sûr après la traversée du lac par le Rhin, soit vingt kilomètres après Stein am Rhein, ville à vingt-cinq kilomètres de Constance. Vous avez été nombreux à nous signaler cette erreur qui s'est glissée dans la légende d'une photo de notre article «Sur les traces de Turner, peintre-voyageur». Nous présentons toutes nos excuses à nos lecteurs.

VOS TWEETS

@59Balzac59 Eblouissement devant les photos aériennes des châteaux de la Loire par GEO. Impressionnant.



RETOUR DE VOYAGE

SAHARA MAROCAIN : LE MYSTÈRE DES DUNES BLANCHES

L'erg Chebbi. Une architecture de sable forgée par les vents, des couleurs éphémères tannées par le soleil, des courbes parfaites qui se dessinent dans un ciel pur. Situées dans le Sud-Est marocain, les plus hautes dunes du royaume attirent et intimident à la fois. Un palais du Sahara, que je côtoie depuis plusieurs années grâce à mon métier d'organisateur de rallyes raids... J'ai eu la chance d'assister à un spectacle rarissime : les dunes tout de blanc vêtues. De la «neige sur les dunes !» se sont exclamés les habitants du village de Merzouga. De mémoire d'homme, ce n'était pas

arrivé depuis les années 1970, à l'époque où les appareils photo se comptaient ici sur les doigts d'une main. Alors, par 32 °C en plein mois de mai, comment était-ce possible ? Il s'agissait en fait d'une abondante averse de grêle sur une zone très localisée. Lorsque nous nous sommes aperçus, à l'abri dans notre auberge, que les crêtes étaient blanches, nous avons bondi dans le 4x4 de notre guide. Il n'aura fallu que deux heures pour que la couche de glace disparaisse au contact du sable encore chaud. Combien d'années faudra-t-il attendre pour revoir ces «dunes blanches» ? ■



Jérôme
Zindy

LE BONHEUR, C'EST D'AVOIR LE CHOIX

Quelles que soient vos envies, il y aura toujours un *Coca-Cola* pour vous : classique, réduit en calories*, ou même sans calorie. Alors, pour trouver votre bonheur, il ne vous reste plus qu'à choisir.



choisis le bonheur™



139 Calories



89 Calories



0 Calorie




0 Calorie

*30% de calories en moins que la moyenne des colas sucrés grâce à l'extrait de stévia.

©2015, The Coca-Cola Company. Coca-Cola et la Bouteille Contour sont des marques déposées de The Coca-Cola Company. Coca-Cola Services France, SAS au capital de 50 000 euros - 404 421 083 RCS Nanterre.

Pour votre santé, pratiquez une activité physique régulière. www.mangerbouger.fr





PARC NATIONAL D'ETOSHA,
NAMIBIE

DOUBLÉ DE ZÈBRES

Un fantastique effet d'optique ! C'est ce qu'a immédiatement capté l'œil du photographe espagnol Rafael Rojas lorsqu'il a aperçu ces deux zèbres côte à côte, lors d'un reportage dans le parc national d'Etosha, dans le nord de la Namibie. Une scène saisie alors qu'il roulait à petite vitesse. «C'est le genre de situation qui ne dure que quelques secondes, alors il faut réagir très vite», confie-t-il. En s'accommodant du contexte : «Comme il est interdit, par sécurité, de descendre des véhicules, j'ai dû manœuvrer d'avant en arrière à de nombreuses reprises avant que la juxtaposition des deux corps ne soit parfaite, précise Rafael. Mais cela valait le coup : le zèbre est un animal des plus graphiques et j'ai tout de suite compris la force que pourrait avoir cette photo.»



Rafael ROJAS

Né à Madrid, installé en Suisse, ce photographe paysagiste de talent se dit fasciné par les interactions homme-nature.





RÉGION DE VORONEJ, RUSSIE

POMME DE DISCORDE

A lors qu'il se promenait dans les forêts enneigées autour de Voronej (sud-est de la Russie), le photographe Vladimir Trunov a repéré un creux dans un sapin, habité par un écureuil. Il a déposé des noix sur le sol et l'animal s'est rapidement approché. «La nourriture étant rare en hiver, les animaux affamés font moins attention aux hommes», dit-il. Revenant au même endroit le lendemain, Vladimir s'est muni d'une pigne de cèdre, appréciée des rongeurs, et a pu réaliser ce cliché. «Caché derrière une congère, j'ai vu l'un d'eux arriver en courant et commencer à manger en tenant le cône entre ses pattes. Un autre est venu lui disputer son repas et ils se sont poursuivis et jetés l'un sur l'autre en sautant en l'air ! C'était très inattendu de la part de petites bêtes aussi paisibles !»



Vladimir TRUNOV

Ingénieur radio, ce photographe amateur russe a une passion pour les prises de vue animalières et l'émotion qu'elles procurent.





RIVIÈRE CHOBE, BOTSWANA

BAIN DE POUSSIÈRE

Cet éléphant s'ébroue durant la saison sèche, aux abords de la rivière Chobe qui sert de frontière entre la Namibie et le Botswana. Philippe Alexandre Chevallier était là. «J'avais choisi l'approche par le fleuve, en pirogue, car je travaille avec de courtes focales, dit-il. Le jeu consistait donc à venir au plus près des animaux en m'échouant sur la rive. Autant dire qu'une fois ensablé dans ma petite barque, je n'avais aucune échappatoire face aux mastodontes !» Ce jour-là, juste après leur bain de poussière, une dizaine d'éléphants ont entouré la pirogue. «Les trompes des plus vieux se sont précipitées au-dessus de moi pour évaluer le danger, raconte le photographe. Heureusement, le calme régnait à bord. Rassurés, deux petits se sont mis à téter leurs mères sous mes yeux émerveillés.»



Philippe Alexandre CHEVALLIER

Après une carrière dans la publicité, ce photographe français s'est converti aux grands espaces sauvages qu'il saisit en noir et blanc.



A la fin mai et au début juin 2015, la vague de chaleur qui s'est abattue sur le pays (ici, une distribution d'eau à Allahabad) a tué en majorité les plus démunis.

Coup de chaud pour les **Indiens**

Des routes qui se liquéfient, des hôpitaux et des morgues surchargés... Une vague de chaleur vient de coûter la vie à 2 500 personnes en Inde entre mai et juin, notamment dans les Etats d'Andhra Pradesh et Telangana, dans le sud. Le climat a beau être fréquemment étouffant à l'approche de la mousson, il s'agit de la deuxième canicule la plus meurtrière de l'histoire du pays, et la cinquième du monde, indique le Centre de recherche sur l'épidémiologie des catastrophes (Cred) de Louvain.

Ces envolées de températures insupportables se font plus fréquentes dans le monde depuis la fin du XX^e siècle : toujours selon le Cred, 152 000 personnes ont péri en raison de fortes chaleurs entre 2001 et 2014 contre 21 400 entre 1936 et 2000. L'Europe détient le triste record de mortalité depuis 2003 (71 000 décès), suivie de la Russie en 2010 (55 000), des Etats-Unis en 1988 (5 000 à 10 000) et d'elle-même encore en 2006 (3 400).



En Inde, le mercure a grimpé cette fois-ci jusqu'à 47,7 °C à Allahabad (Uttar Pradesh). Geetika Singh, chercheuse et membre du CSE (Center for science and environment) précise : «L'Inde s'est réchauffée de 0,8 °C en cent ans. Huit des dix années les plus chaudes se sont produites entre 2001 et 2010.»

De plus en plus d'études tendent à démontrer que l'homme, en aggravant le changement climatique, est responsable de ces épisodes extrêmes, insiste la chercheuse. Cette fois-ci, les victimes sont surtout des ruraux pauvres obligés de travailler en plein soleil, ainsi que des ouvriers en bâtiment et des sans-abri. L'urbanisation a un effet direct sur les décès, les espaces verts et l'accès à l'eau potable se faisant plus rares. «Pourtant, pour sensibiliser la population et faire de la prévention, les médias et des ONG ont été appelés en renfort, remarque Geetika Singh.

Les effectifs hospitaliers ont été augmentés et les transports publics interrompus aux heures les plus chaudes, pendant que des camions citernes chargés de distribuer de l'eau étaient stationnés dans les rues.»

Ce n'est pas fini : le CSE prévoit que la canicule en Inde passera de cinq jours par an en moyenne à trente ou quarante d'ici à la fin du siècle. Un défi pour ce pays en proie à un manque chronique d'électricité, qui empêche d'alimenter... les climatiseurs. ■

Jules Prévost

LE CHAT
ECO EFFICACITÉ



L'Auto Doseur, UNE MESURE parfaite contre le gaspillage.

Produit dangereux. Respecter les précautions d'emploi. Henkel France - 161, rue de Silly - 92100 Boulogne-Billancourt
RCS Nanterre 552 117 590 - CAP 115 138 508 €

Faire confiance au nouveau **Le Chat Eco-Efficacité Auto Doseur** c'est verser la dose parfaite de lessive sans gaspiller la moindre goutte. Sa formule exclusive développée dans un souci de réduction de son empreinte sur l'environnement vous garantit une **propreté optimale** pour votre linge. Existe aussi en format recharge pour utiliser encore moins d'emballage ! www.autodoseur.fr

DÉCOUVREZ PLUS DE BONS RÉFLEXES SUR :
WWW.LAVONSMIEUX.COM

Flashez-moi !



2€

Date limite de validité :
31/12/2015



DE RÉDUCTION IMMÉDIATE
sur la gamme Le Chat Eco-Efficacité Auto Doseur

Sur remise de ce bon à la caisse, votre magasin vous fera bénéficier de la réduction indiquée. Un seul bon par produit acheté. Offre non cumulable avec d'autres offres et non remboursable. Reproduction interdite. Valable en France métropolitaine uniquement (Corse comprise). L'acceptation de ce bon pour tout autre achat entraînera des poursuites. Produit dangereux. Respecter les précautions d'emploi. Henkel France - 161, rue de Silly - 92100 Boulogne-Billancourt - RCS Nanterre 552 117 590 - CAP 115 138 508 €





Les tapas



L'entrée qui fait sortir les Espagnols

Hiver comme été, de Bilbao à Grenade, quand la journée tire à sa fin, les Espagnols s'interpellent pour sacrifier à un rituel que la planète leur envie : «¡Vamos de tapas!» Ce qui donne, littéralement : «Allons manger des tapas !» Mais l'expression veut dire plus que ça : c'est à la fois l'acte de consommer des petites bouchées en buvant un verre (bière, vin local, cidre...), mais c'est aussi un itinéraire non établi, qui fait qu'on va de bar en bar, picorant, bavardant avec légèreté, faisant des rencontres le temps d'une heure, d'un soir. Ferran Adrià, le roi catalan de la gastronomie espagnole, a fermé en 2011 son temple El Bulli (auréolé à cinq reprises du titre de meilleur restaurant du monde) mais reste associé à son frère dans quelques adresses barcelonaises où les tapas sont en bonne place. Contre toute attente, celui qui s'est rendu célèbre avec la cuisine moléculaire, avait déclaré deux ans plus tôt que «le monde des tapas est ce que l'Espagne a de mieux à exporter». De fait, cette culture s'est insérée sans mal

dans la folle vague de la «finger food» mondiale, qui veut que toute tradition culinaire qui se déguste entre le pouce et l'index a forcément un goût plus authentique. Avec un supplément d'âme pour les tapas, qui ne se consomment qu'en bonne compagnie, loin des protocoles et de la sophistication de certains buffets de verrines et petits fours !

Cependant, même si, ces dernières décennies, on a vu des chefs rivaliser d'audace pour faire des tapas un condensé de leur talent, l'offre traditionnelle se résume à quelques recettes, voire quelques ingrédients : jambon, olives, tomme de brebis, anchois à l'huile ou marinés, omelette de pommes de terre, «patatas bravas» (à la sauce piquante), poulpe «a la gallega» (à la galicienne, huile d'olive et paprika) ou à l'aïoli... et quelques variantes régionales comme les escargots à Madrid. Une apparente simplicité (il faut tout de même que les produits soient bien sélectionnés), qui fait écho à la légende. On raconte que, de voyage à Cadix, le roi Fernand II d'Aragon (1452-1516) fit halte dans une auberge où on lui servit un verre de xérès. Pour protéger le vin des mouches, un serveur zélé accourut avec une fine tranche de jambon pour couvrir («tapar») le verre... Le monarque but le vin, mangea le jambon, et renouvela l'expérience. Et, depuis ce jour, les Espagnols célèbrent les tapas ! ■

Carole Saturno

PETIT GUIDE DE LA DÉGUSTATION

On préfère consommer les tapas le soir, quand on a du temps devant soi et le loisir de se laisser aller à l'ivresse. Mais elles peuvent aussi faire office de déjeuner sur le pouce. Quelques règles :

DEBOUT. On les mange la plupart du temps au comptoir, et il vaut mieux ne pas être trop nombreux autour des petites assiettes.

DOIGTS. On picore, ce qui implique souvent qu'on déguste du bout des doigts (ou avec une pique).

ASSOCIATIONS. On combine les tapas en respectant les bonnes alliances : le poulpe avec les calamars frits, c'est parfait... mais pas avec les escargots !

ERRANCE. On prend un verre accompagné d'une ou deux tapas avant de changer de lieu (on ne stationne pas dans un seul bar).

PARTAGE. Chacun paie une tournée.



ILS L'ONT RETROUVÉE !

Chaque année, chaque été, les Sauveteurs en Mer veillent sur votre sécurité pendant vos vacances, depuis la plage jusqu'au large. 7000 bénévoles sont mobilisés 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, pour sauver des milliers de personnes, assurer des sauvetages en mer, soigner les vacanciers dans les postes de secours, retrouver les enfants sur les plages, sensibiliser les publics, mais aussi pour former les sauveteurs de demain. Ces actions de la SNSM, association des Sauveteurs en Mer, ne sont rendues possibles que grâce à la générosité des donateurs. Chaque année, chaque été, les Sauveteurs en Mer ont donc besoin de votre soutien généreux pour être prêts à assurer votre sécurité.





Charles Fréger



Exposées dans la région, les photos de Charles Fréger traduisent une vision idéale de la culture bretonne, harmonieuse et noble.

EXPOSITION

LES COIFFES BRETONNES JOUENT AVEC LES CLICHÉS

Catole de face, cornette de profil, marmotte de dos... Pendant quatre ans (2011-2014), Charles Fréger a photographié une cinquantaine de coiffes bretonnes, pièces phares des parures des femmes de la région jusqu'en 1950. Tout l'été, il présente soixante-dix tirages de ces atours dans quatre musées, parfois en regard de leurs fonds ethnographiques : le Musée bigouden de Pont-l'Abbé, les Champs libres à Rennes, le musée d'Art et d'Histoire de Saint-Brieuc, le centre d'art Gwin-Zegal à Guingamp. Après ses étonnantes séries sur les uniformes, l'artiste dit s'être focalisé sur «la manière dont les cercles celtiques s'approprient leur héritage», mais se défend d'avoir réalisé une fresque documentaire. Car il a mis au point un protocole particulier : faire poser des jeunes danseuses devant un écran de soie semi-transparent, avec en arrière-plan des

scènes de paysannes travaillant aux champs ou ramassant du goémon. Résultat : des clichés qui font penser aux toiles d'Emile Bernard où les modèles semblent s'évader d'un passé flou pour entrer dans la lumière des flashes. Charles Fréger traduit à sa manière la vision idéale qu'ont ces groupes de leur culture, celle d'un monde rural harmonieux et noble. Cadrée de face, la petite Bigoudène, couronnée de dentelles, rappelle l'infante des «Ménines» de Velázquez. L'habitante de l'île de Sein saisie de dos sous son voile noir évoque, elle, une pirate scrutant l'horizon. Des figures qui embrasent l'imagination. ■

Faustine Prévot

«Bretonnes», de Charles Fréger, dates des expositions sur : charlesfreger.com/exhibitions



DOCUMENT

Egypte au cœur



Nubiens entichés d'Anglaises, mariages arrangés dans l'oasis du Fayoum, femmes indépendantes en quête du prince charmant à Port-Saïd, couples gays du Caire... De sa plume sensible, la reporter Marion Touboul dessine une surprenante carte du tendre de l'Egypte d'après la révolution de 2011.

«Amours», de Marion Touboul, éd. Transboréal, 14 €.

FESTIVAL

Acadie normande



Qui connaît les Acadiens, descendants de Français installés dans les provinces canadiennes du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Nouvelle-Écosse ? Six villes normandes, libérées par leurs soldats en 1944, vous font découvrir leur culture, avec concerts, stages de gigue ou de cuisine et défilé du Grand Tintamarre en apothéose.

«La Semaine acadienne», dans six villes du Calvados, du 8 au 15 août. Contact : semaineacadienne.net

BEAU LIVRE

Tour d'affiches



Le touriste n'a pas toujours été roi. Au fil d'affiches colorées de la France

du XIX^e et XX^e siècle, l'ethnologue Jean-Didier Urbain nous explique la métamorphose : l'indésirable est devenu la poule aux œufs d'or des régions, prêtes à tout pour le séduire, Saint-Georges-de-Didonne, en Poitou-Charentes, se proclamant par exemple «paradis des enfants».

«Un tour de France en affiches», de J.-D. Urbain, éd. de La Martinière, 30 €.

CINÉMA

Des Indiens emportés par le rêve américain

Effervescence au village de Jivatpur : Udai est parti pour les États-Unis. Resté au pays, son petit frère, Rama, attend ses lettres avec impatience. Lorsque leur père meurt, le cadet se lance sur les traces de son aîné. Tourné en Super 16, «Umrika» nous plonge dans l'Inde des années 1980 : la campagne où seul le facteur sait lire, la ville où se bousculent les livreurs à vélo et

la télé qui retransmet le quotidien des Gandhi. En comparaison, l'Amérique est dépeinte, à travers les missives d'Udai, comme une terre exotique, avec ses concours de hot dogs et sa guerre des étoiles contre l'URSS. Scénariste et réalisateur, Prashant Nair, qui vécut en Suisse, au Soudan mais aussi à New York, signe un deuxième film touchant et drôle sur l'immigration choisie.



«Umrika», de Prashant Nair, en salle.



SUCCOMBER À L'ATTRACTION TERRESTRE

100 DESTINATIONS AUSSI RENVERSANTES QU'INÉDITES

NOUVELLES
FRONTIERES

DÉCOUVERTE

A photograph showing three hikers from behind, walking away from the viewer on a dirt path. They are wearing dark outdoor gear and carrying backpacks. The path is flanked by low-lying desert shrubs. In the background, there are massive, layered rock formations, likely sandstone, under a clear blue sky. The lighting suggests late afternoon or early morning, with long shadows and warm tones.

En cinq jours, l'équipée doit marcher 65 km. Après avoir débuté sous le couvert d'une forêt, l'itinéraire traverse des décors de western. Heureusement, c'est l'automne. En été, ici, la température monte à plus de 35 °C.



NOS REPORTERS ONT PASSÉ UNE SEMAINE EN CAMP DE SURVIE DANS L'UTAH

SEULS DANS LE FAR WEST

PAR VINCENT NOYOUS (TEXTE) ET ASHLEY GILBERTSON (PHOTOS)








C'est dans la spectaculaire région du Grand Staircase-Escalante National Monument que la Boulder Outdoor Survival School dispense depuis 1968 ses cours très particuliers. Cette école, la plus ancienne au monde dans son genre, accueille 200 élèves chaque année.






Les candidats à la survie doivent attendre le troisième jour pour recevoir leur paquetage : un poncho imperméable et une couverture de laine. Au fur et à mesure, ils le complètent avec ce qu'ils ont fabriqué ou glané en cours de route : matériel pour faire le feu, baies comestibles, etc.

A woman in a plaid shirt and a tan hat is crouching on a dirt path, demonstrating how to set a trap. She is holding a long wooden stick and a metal wire. In the background, a group of people are standing and watching her. The setting is a rocky, arid landscape with a large rock overhang.

Les haltes sont l'occasion d'acquérir de nouveaux savoir-faire. Ici, Jessica Ewing montre comment fabriquer un piège à flanc de falaise sur le passage des petits rongeurs.

A woman with a green headscarf and a blue plaid shirt is lighting a fire. She is holding a bundle of dry grass and twigs, and a small fire is visible at the bottom of the bundle. In the background, there is a large, reddish-brown rock formation with a natural archway. The sky is blue with some clouds.

L'autre instructrice, Cat Bigney, allume le feu. Le nid qui s'embrase est fait de lambeaux d'écorce de genévrier et surtout d'écorce d'armoise finement émietlée.

S'abriter, se nourrir, se chauffer... chaque geste est inspiré des pratiques indiennes



Cat frappe l'extrémité d'une pierre plate sur un rocher arrondi, d'un coup sec et précis. Elle obtient ainsi un éclat de pierre en forme de demi-lune dont le fil permet de découper de la viande.



Jessica dispense des notions de botanique utiles à la survie. Ici, elle entraîne chacun à identifier un pin ponderosa à son odeur : le cambium (une partie de l'écorce) se mange cru. Un délice.



Jeff Graham, l'un des stagiaires, apprend à ses dépens qu'une nuit à la belle étoile peut se transformer en cauchemar glacial et humide. Demain, on lui enseignera l'art de trouver un bon abri.

CES PLANTES PEUVENT VOUS SAUVER LA VIE



L'ARMOISE

Excellent combustible car elle brûle même verte. Son écorce sert à fabriquer des cordages.



LE FIGUIER DE BARBARIE

Ses fruits, dont on ôte les épines en les roulant dans le sable, sont source d'eau et de nourriture.



LE GENIÈVRE

Bon combustible. Son écorce tendre est comestible, tout comme ses baies bouillies.



LE PIN PONDEROSA

Son écorce interne est comestible, ses aiguilles isolent du froid et font une très bonne tisane !



LE PIN À PIGNONS

Sa sève est un bon antiseptique et ses pignons sont une source de nourriture importante.

Le directeur avant le départ : «Quand c'est difficile, pensez que ça pourrait être pire»

About de forces, Mike Wilson s'écroule en plein soleil. Ses camarades l'aident à s'installer à l'ombre d'un genévrier. «Allez Mike, c'est la dernière ligne droite...» Déshydraté, épuisé par six journées de marche, ce vendeur d'acier de l'Ohio, la cinquantaine, fond sous le soleil de plomb. Il faudra qu'il se repose deux heures avant d'être capable de se relever et de terminer le parcours clopin-clopant, épaulé par ses compagnons de galère. L'aventure est terminée pour lui. Une dernière épreuve attend les autres : un trek de nuit jusqu'au camp de base, situé dans le village de Boulder, à une douzaine de kilomètres de là. Un baroud d'honneur commencé sous un ciel noir zébré d'éclairs et poursuivi sous une pluie battante. Alors que l'orage se rapproche dangereusement, chacun se réfugie à l'ombre d'un arbuste, le dos rond pour ne pas laisser prise à la foudre. Accroupi, glacé, vulnérable. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre. Les enseignements dispensés pendant une semaine

ne sont pas d'un grand secours ce soir-là, face aux éléments déchaînés. La nature vient de donner à la petite troupe sa dernière leçon : l'humilité.

Depuis 1968, la Boulder Outdoor Survival School (Boss) organise des stages de survie dans la région du Grand Staircase-Escalante National Monument, dans l'Utah. Un décor grandiose, qui n'a rien à envier aux parcs nationaux voisins, Bryce Canyon, Zion, Arches ou Monument Valley. C'est le pays des «slot canyons» (canyons en fente), des arches et des promontoires de pierre rouge qui se dressent dans les plaines infinies. Le Far West, le vrai. Dans ce décor de western, l'école de Boulder, la plus ancienne du monde dans son genre, dispense ses cours très particuliers. Objectif : apprendre à s'en sortir dans la nature sauvage du Grand Ouest, sans aucun accessoire de la vie moderne. Oubliés briquet, réchaud, tente, sac de couchage, couteau suisse, montre, GPS et téléphone portable, que l'on est prié de laisser au camp de base. L'équipement se réduit au strict minimum : une gourde, une couverture, un poncho et un couteau droit.

Chaque année, ils sont environ 200 stagiaires à déboursier entre 1 500 et 4 000 euros pour étudier, durant une à quatre semaines, les techniques de survie enseignées par Boss. Un apprentissage inspiré notamment du mode de vie des Pueblos (aussi appelés Anasazis), un peuple qui habitait la région à l'époque précolombienne. A cet enseignement, s'ajoutent une sensibilisation au milieu naturel et, promet le site de l'école, une expérience humaine hors du commun.

En ce dimanche d'automne, neuf stagiaires sont venus des quatre coins des Etats-Unis pour suivre le programme Field Courses [voir encadré]. Parmi eux, Reed Gulick-Stutz (19 ans), qui espère bientôt rejoindre les bancs de l'université d'Oregon. Jeff Graham et Cody Schrank (30 et 38 ans), qui sou-



Précaution de dernière minute : prendre l'empreinte de la semelle de chacun. Si un membre du groupe se perd, les autres pourront suivre ses traces.



Savoir transformer sa couverture en sac à dos est indispensable. Un paquetage mal équilibré, c'est de la fatigue en plus.

haitent renouer avec les joies de leurs années de scoutisme. Ou encore Larry Levine, 61 ans, qui vient apprendre les gestes qui sauvent, après avoir frôlé le drame lors d'une randonnée avec son épouse... Aucun physique d'Hercule, pas plus que de tête brûlée. Avec eux, trois instructeurs : l'expérimentée Cat Bigney, diplômée de géologie et d'anthropologie, mais aussi joueuse de rugby à ses heures ; la blonde Jessica Ewing, férue de littérature, qui porte des sandales de sa fabrication, et, enfin, le Suédois Hannes Wingate, un artiste de land art, calme comme un lac, qui fabrique des nids de branchages géants dans sa ville de Portland.

«Nos inscrits ne correspondent à aucun profil type, on a de tout, du grand adolescent au retraité, de l'étudiante au plombier, explique Steve Dessinger, le directeur de Boss. J'ai même déjà vu le président d'une compagnie pétrolière et un activiste de Greenpeace se serrer les coudes !» Les motivations des participants sont tout aussi variées : s'offrir des vacances rustiques, se reconnecter à la nature, dépasser ses limites ou tout simplement échapper quelque temps à ses e-mails...

Aider chacun à se reprendre en main, tel est le credo de Boss depuis son origine. L'école est née à l'initiative de Larry Dean Olsen, après une expérience éton-

nante. Chargé par l'université locale de Brigham Young de remotiver des élèves en échec scolaire, cet homme imagina de les confronter à la nature sauvage de l'Utah. Durant trente jours, ils parcoururent à pied 500 kilomètres, se nourrissant peu et se réchauffant dans de simples couvertures en laine. Un chemin de croix qui porta ses fruits : au retour, chaque étudiant avait retrouvé confiance en soi et renoué avec le goût de l'effort.

Assis en arc de cercle sur la terre battue du camp de base, Reed, Charlie, Larry et les autres écoutent les instructions avant le grand saut dans l'inconnu. Steve Dessinger, pieds nus et cheveux longs, se charge de motiver les troupes à sa façon : «Dans les moments durs, pensez que ça pourrait être pire...» Les mentons sont volontaires, mais l'incertitude fait vaciller les regards. Comment va-t-on tenir une semaine entière ? Va-t-on trouver facilement à manger, à boire ? Croiser des animaux dangereux ? Les moniteurs préfèrent garder ●●●

LA RÈGLE DES CINQ W

A retenir pour se choisir un bon abri dans la nature : avoir du bois (**WOOD**) à proximité pour faire son feu, son abri et tailler des outils ; se trouver près d'une source d'eau (**WATER**) ; se protéger du soleil, du vent, de la pluie, du froid, de la foudre (**WEATHER**) ; prendre garde aux dangers à proximité d'un campement : chutes de pierre ou de branches mortes (**WIDOWMAKERS**, «faiseur de veuves» en anglais) ; éviter les frappeurs (**WILLIES**) en se tenant éloigné des serpents, insectes et gros prédateurs.



Au camp de base, Laurel Holding, responsable des programmes de l'école, travaille la peau d'un cerf élaphe qu'elle a tué à l'arc. Dans certains stages, le groupe apprend à abattre une bête, généralement un mouton d'élevage.

●●● le silence sur le parcours et le déroulement du stage. En fin de journée, un minibus vient transporter le groupe au point de départ, dans la forêt nationale de Dixie. Les phares du véhicule balayent un paysage fantastique de trembles et de prés noyés sous la brume. Il fait déjà nuit noire lorsque les stagiaires s'élancent dans les pas de leurs trois instructeurs. Ils glissent dans la boue et trébuchent sur les racines luisantes. Des coyotes hurlent au loin. «Habituez vos yeux à l'obscurité et vous parviendrez à éviter les cailloux saillants», conseille Jessica Ewing. Peu à peu, les sens s'aiguisent, l'œil apprend à distinguer les reliefs du terrain. Soudain, sur un simple «good night», les profs s'éclipsent. Chaque novice s'empresse de trouver un abri, à tâtons. A défaut de couverture et de poncho – qui ne seront livrés que le troisième jour –, on se roule en boule contre un tronc d'arbre ou un arbuste. La voie lactée se déploie dans un ciel si vaste qu'il paraît démultiplié, mais un froid pénétrant enveloppe bientôt la forêt, suivi d'une pluie torrentielle.

Cette première nuit à la belle étoile est blanche, et les dents claquent encore au petit matin. «Je n'ai

jamais aussi mal dormi de ma vie», confie le jeune Reed. Tim Juang, 22 ans, étudiant en sociologie à Chicago, a grelotté des heures sur un sol rocaillieux, en plein vent. Dans son baluchon, les poèmes naturalistes de Walt Whitman ont pris l'eau. Les instructeurs, goguenards, le teint frais, réapparaissent pour montrer à leurs élèves transis et exténués leur tanière douillette : à quelques pas de là, ils s'étaient nichés bien au chaud sur un tapis de feuilles, sous le couvert d'un grand pin. «Choisir son abri est essentiel, explique Cat Bigney, chef de l'équipée. Les branches protègent de la pluie. Les feuilles mortes et les aiguilles de pin tombées au sol isolent du froid. Et comme elles emprisonnent l'air, on peut aussi s'en faire une couverture naturelle. J'ai tenu grâce à ça toute une nuit dans la neige...»

A 34 ans, Cat Bigney, sait de quoi elle parle. Elle a passé son enfance au grand air, à voguer sur le voilier familial ou à camper à l'ouest des Rocheuses. A 12 ans, elle savait piéger des castors et écorcher un cerf au couteau. «Plus tard, j'ai ressenti le besoin d'en savoir plus sur le mode de vie des Indiens d'Amérique, raconte-t-elle. J'ai passé du temps dans une réserve navajo, où l'on m'a montré com-

Il faut suivre la piste des animaux, elle mène souvent à une source

ment vivre dans la nature, se protéger, se soigner et se nourrir. J'ai appris à traquer les animaux sauvages. J'y ai surtout rencontré des sages, qui sont devenus mes mentors. Grâce à eux, j'ai compris qu'il ne sert à rien d'accuser le ciel quand il pleut ou le serpent quand il mord, alors qu'on vient juste de le déranger...» Les peuples précolombiens, qui avaient une connaissance intime de leur territoire, savaient profiter des ressources naturelles sans les épuiser. C'est cette sagesse ancestrale que Boss tâche de transmettre. Ici, on apprend à fabriquer les mêmes pièges que les Indiens païutes. Ou à tresser de solides cordelettes avec des fibres d'apocyn ou de roseau, comme les Fremont...

D'autres cours préparent à l'Apocalypse ou au camouflage en forêt

«Beaucoup d'écoles et de camps de survie se sont créés dans le sillage de la mode du "bushcraft", le retour aux techniques primitives», explique David Wescott, ancien directeur de Boss et organisateur de Rabbitstick, un grand rassemblement autour des traditions amérindiennes qui a lieu deux fois par an dans l'Idaho. Difficile de rendre compte de l'ampleur du phénomène aux États-Unis tant l'offre est variée : trek en Arizona équipé d'un simple couteau (Ancient Pathways), gestion d'une situation de crise en plein Central Park à New York (Mountain Scout Survival School), stages auprès d'anciens gradés de l'US Air Force en Virginie (Mountain Shepherd Wilderness Survival School), et même approches douces pour les enfants, à partir de 4 ans, dans l'État de Washington (Wilderness Awareness School)... En France, les écoles fleurissent plus timidement, mais l'aventurier en herbe peut tout de même apprendre à construire un abri et à se nourrir d'insectes dans le Périgord noir, se confronter au grand froid dans le Jura, jouer les Robinson Crusoe en Polynésie ou suivre une formation commando avec exercices de camouflage en forêt bretonne. L'engouement autour de ces cours pas comme les autres balaie ainsi un spectre très large, qui va du «survivalisme» (se préparer à l'Apocalypse en stockant armes de chasse et nourriture) aux entraînements paramilitaires, en passant par ce fameux «retour aux sources», avec initiation aux savoirs primitifs.

La leçon du jour, en cette première matinée, porte justement sur les ressources naturelles. Le pin ponderosa est un allié précieux : ses aiguilles isolent et sa seconde écorce (le cambium) se mange crue, offrant «un délicieux goût de sapin de Noël», dicit Jessica. Les glands du chêne de Gambel, eux, sont comestibles une fois bouillis.

Alors que l'on quitte les hauteurs de la forêt nationale de Dixie pour descendre au fond d'un canyon, les grands pins et les trembles laissent place aux genévriers et aux buissons d'armoise. Plus loin encore, dominent yuccas et cactus. Comme si l'on passait du Canada au Mexique en une seule journée de marche. Chemin faisant, Cat Bigney poursuit son cours de botanique : la sève des pins à pignons a des vertus antiseptiques, le genévrier est efficace contre le diabète... Elle énumère quelques règles d'hygiène, comme faire ses besoins loin des cours d'eau pour ne pas les contaminer, et prendre soin d'enterrer ses excréments. En guise de papier hygiénique, quelques pierres plates font l'affaire. Et pour boire ? Chacun remplit sa gourde à la rivière et traite son eau avec un désinfectant, seule entorse chimique à une ligne de conduite 100 % écolo. «Vous n'aurez pas toujours un ruisseau sous la main, prévient le moniteur Hannes Wingate. Alors suivez les pistes des bêtes : elles mènent souvent à une source.» Sa phrase à peine finie, il repère justement une empreinte d'ours assez fraîche. «Rassurez-vous, la faune du coin n'attaque pas l'homme», sourit-il. De la semaine, on ne verra pas l'ombre d'un puma, d'un lynx, d'un élan ou d'un coyote, mais on observera leurs traces et on croisera la route d'un serpent-taureau, constricteur mais non venimeux.

Après deux nuits dans le froid et toujours aucun repas dans le ventre, le besoin d'un feu se fait criant. Sous le soleil de midi, Cat Bigney fait enfin une démonstration. Dans du bois d'armoise, munie d'un simple couteau, elle taille un foret, une planchette et un bâton pointu, qu'elle transforme en archet en le tendant avec une ficelle. Bloquant la planchette avec son pied nu, elle fait tourner le foret à l'aide de son archet. La friction produit bientôt une fumée. Avec mille précautions, elle dépose la sciure carbonisée dans une poignée de poussière d'écorces et d'herbes sèches, qu'elle a ●●●

24 HEURES DE SURVIE EN SOLO...

Dernier jour : les stagiaires sont censés se débrouiller sans leurs



13 h. Enfin seul ! C'est parti.



D'abord, tailler le matériel pour faire un piège.



16 h. Prendre une douche bien fraîche avec l'eau du ruisseau voisin...



... et faire la lessive (un minimum).



19 h. Les lentilles (emportées contre le règlement) sont cuites.



Le bonheur... Sauf que je n'ai toujours pas fumé !!!



7h. La journée débute par un café (apporté en douce)...



... et par ce tas de graines (une fois transformées en porridge).

instructeurs. Ashley Gilbertson, notre photographe, a joué le jeu... ou presque.



14 h. Installer l'arme fatale. En vain, hélas !



15 h. Ramasser de quoi faire un feu.



18 h. Lancer la popote. Et, en attendant que ça cuise,...



... sculpter une jolie cuillère.



20 h. Se préparer un nid d'aiguilles de pin et de feuilles mortes.



6 h. Au réveil, cueillir de l'armoise en prévision (un excellent papier toilette).



9 h. Fumer – enfin ! – une cigarette maison : du roseau truffé d'armoise.



Et attendre, allongé, qu'on vienne me délivrer.

Contrairement aux émissions de télé-réalité, ici, l'entraide fait partie du programme



Tressées, des fibres se révèlent solides. C'est le cas des tiges d'ortie et de lin, des branchettes et de l'écorce de saule, ou de l'asclépiade, une plante soyeuse dont on fait une ficelle fine en la frottant entre ses paumes.

●●● agencée en forme de nid. Sous son souffle, celui-ci s'embrase. Le soir, chacun à son tour s'escrimera à reproduire le geste, et le feu crépitiera pour la première fois, réchauffant un porridge à base de «blue corn». «Les Anasazis cultivaient déjà cette variété de maïs, qu'ils broyaient, comme nous venons de le faire», explique Cat en présentant les autres délices qui mettent fin à notre jeûne : pignons grillés, glands cuits et figues de barbarie. Ce festin frugal signe la fin de ce qu'à Boss on appelle la «phase d'impact». Les étudiants ont fait leurs preuves physiquement. Et appris le b.a.-ba : trouver de l'eau et de la nourriture, construire un abri, faire du feu, et même piéger un petit animal – trois bâtonnets et une pierre plate en équilibre instable suffisent pour attraper un petit rongeur, un lézard, une grenouille ou un oiseau...

«L'important, c'est surtout de ne jamais s'apitoyer sur ce qu'on n'a pas mais de profiter de ce que la nature met à notre disposition», remarque Jessica Ewing. Rien ne prédestinait cette trentenaire gracieuse à enseigner les méthodes de survie ici, au fin fond de l'Utah. Haut cadre chez Google après avoir étudié les sciences cognitives à la prestigieuse université de Stanford, elle a eu la révélation lors d'un stage d'un mois chez Boss. «J'avais froid, j'avais faim, j'étais fatiguée, mais jamais je ne m'étais sentie aussi vivante. J'ai réalisé que ma vie confortable était creuse, que je faisais fausse route», se souvient-elle. Comme Jessica, les adeptes

de l'«outdoor survival» (la survie en plein air) ne portent en général pas le monde moderne dans leur cœur. Ils pointent souvent du doigt la surconsommation, l'emprise des gadgets high-tech et le règne du tout confort, coupables selon eux de déresponsabiliser l'individu. «L'intérêt pour les techniques de survie est né dans les années 1970, mais il se ravive à chaque crise économique, explique David Wescott, ex-directeur de Boss. La nouveauté, c'est que les médias, et notamment des chaînes grand public s'y intéressent aussi.» L'école de Boulder est ainsi souvent sollicitée pour participer à des divertissements de télé-réalité. «Mais ce que nous vivons dans nos camps n'a rien de spectaculaire : nous n'inventons pas de situations extrêmes, nous ne fabriquons pas de la peur», précise Jessica Ewing. Laurel Holding, responsable des programmes chez Boss, va dans le même sens. «Dans les émissions télé comme «Man vs Wild» ou «Dual Survival», la nature est toujours considérée comme un adversaire, et l'entraide est exclue au profit de la compétition. Chez Boss, nous enseignons l'importance du groupe. Rester seul, c'est s'exposer au danger. A plusieurs, on est forts.»

Lors des retrouvailles, les yeux pétillent. Chacun a réussi à faire un feu, son feu

Quatrième journée dans le Wild West. Au menu : orientation en terrain accidenté. On s'échine d'abord dans des marécages, puis dans de profonds canyons, avant de suer à grosses gouttes dans un bout de désert. A la fin de la journée, chaque stagiaire se voit attribuer un large périmètre au bord d'une rivière. «C'est le moment de rester vingt-quatre heures tout seul, sans instructeur, ni compagnon», lance Cat avant de disparaître dans les fourrés. L'angoisse du premier soir est oubliée. En hâte, chacun prend possession de son petit territoire. Les gestes inconnus trois jours plus tôt sont devenus instinctifs : trouver un arbuste ombragé, ramasser des aiguilles de pin pour s'en faire un matelas, attacher solidement le poncho qui fera office de toit... Le lendemain, lors des retrouvailles, les yeux pétillent. Chacun a réussi à faire un feu, son feu. Sauf Larry Levine, le doyen de la bande. «Je me suis quand même senti connecté à l'environnement, affirme-t-il. J'ai fait les choses ●●●

Cet été, gardez **le réflexe info.**



Ces boy-scouts de l'extrême renouent avec la tradition du rite de passage



Après 72 h de marche sans manger, les stagiaires ont le droit à un frugal repas. Au menu : pignons de pin, figues de Barbarie, glands bouillis et maïs bleu moulu à la main. C'est Cat qui montre les bons gestes.

... simplement, lentement, en suivant le rythme du soleil. Les peuples anciens avaient sans doute la même approche du temps...

Le dernier jour, le groupe crapahute sur des montagnes de grès, mais sans les instructeurs, partis rejoindre l'étape suivante par un itinéraire plus court. La chaleur, qui a eu raison de Mike, le vendeur d'acier de l'Ohio, épuise les organismes. Le lendemain, c'est l'heure du bilan au camp de Boulder. Le bâton de parole passe de main en main.

Tim Juang, l'étudiant en sociologie, est ému aux larmes. « Cette expérience m'a grandi, dit-il. Cela fait sept jours que je ne me suis pas regardé dans un miroir. J'ai oublié un instant les notions d'argent ou de statut social. » Les participants sont unanimes sur un point : ils se sont sentis « plus humains » en répétant les gestes des Amérindiens.

« Dans toutes les cultures dites primitives, il existe des rites de passage à l'âge adulte, qui se déroulent toujours de la même façon : la séparation avec la communauté, l'épreuve physique, puis la réintégration au groupe en tant que personne neuve, observe Laurel Holding, la responsable des programmes. Les sociétés occidentales ont oublié ces rituels. Nos stages essaient de réintroduire ce processus si important dans la construction de son identité. » A côté d'elle, Reed couve amoureusement du regard l'archet qu'il a confectionné de ses propres mains. « Vous n'aurez sans doute plus jamais à faire un feu pour survivre, lance à la cantonade le flegmatique Hannes. Vous allez oublier les gestes, perdre l'habitude. Mais ce n'est pas grave. L'essentiel, c'est que vous soyez sortis de votre zone de confort. » En retrait, Steve Dessinger, le directeur du camp, assiste au départ des stagiaires. Cet ancien joueur de poker professionnel tire un parallèle audacieux entre son jeu de cartes favori et la sur-

vie : il y retrouve la même prise de risques et le même contrôle des émotions. « La priorité en situation de survie, c'est de garder son sang-froid et de faire avec ce qu'on a, dit-il. S'adapter à son environnement plutôt que de vouloir le changer. C'est ce que l'homme a fait pendant des millénaires, mais qu'il a oublié à force de progrès technologiques. » Tim, Reed et les autres vont bientôt retrouver la civilisation. Mais ils emportent avec eux une étincelle. Celle de leur premier feu, né au fond d'un canyon, sous le ciel étoilé de l'Utah. ■

Vincent Noyoux

SI VOUS VOULEZ TENTER L'AVENTURE

■ QUAND Y ALLER ?

Juin et septembre sont les mois les plus cléments : pas plus de 35 °C le jour et pas moins de 4 °C la nuit. Méfiance en juillet (le mois le plus chaud) et en août (pluies torrentielles). On peut obtenir de précieux renseignements auprès de l'office de tourisme de l'Utah en France : olivier@duxin.com et tél. 09 53 22 16 75

■ QUELLE FORMULE CHOISIR ?

Boss propose les Field Courses (de 7 à 28 j.) pour s'initier aux règles générales de survie, les Skill Courses (7 à 14 j.) pour découvrir les techniques primitives (construction d'un abri, taille de silex...), les Explorer Courses (3 à 14 j.) afin de s'orienter seul. Excellente condition physique exigée.

De 700 à 4 000 €. Contact : boss-inc.com et tél. +1 (435) 335-7404

■ AVEC QUI PARTIR ?

Spécialiste des Etats-Unis, Partir aux Amériques nous a aidés à réaliser ce reportage. L'agence propose des itinéraires dans l'Utah et le Colorado, dont « Made in West », 13 j. à partir de 1 550 €. Contact : partirauxamericas.com et tél. 01 77 39 04 88

Tous les papiers se recyclent,
alors trions-les tous.

**Il y a
des gestes simples
qui sont
des gestes forts.**

La presse écrite s'engage pour le recyclage
des papiers avec Ecofolio.







MADE

IN

Les babioles fluo qui inondent
la planète transitent par
là : Yiwu, au sud de Shanghai.
Et ça pique les yeux !

CHINA

PAR NICOLAS ANGELLIN
(TEXTE) ET RICHARD JOHN
SEYMOUR (PHOTOS)





jouets gonflables



fleurs artificielles

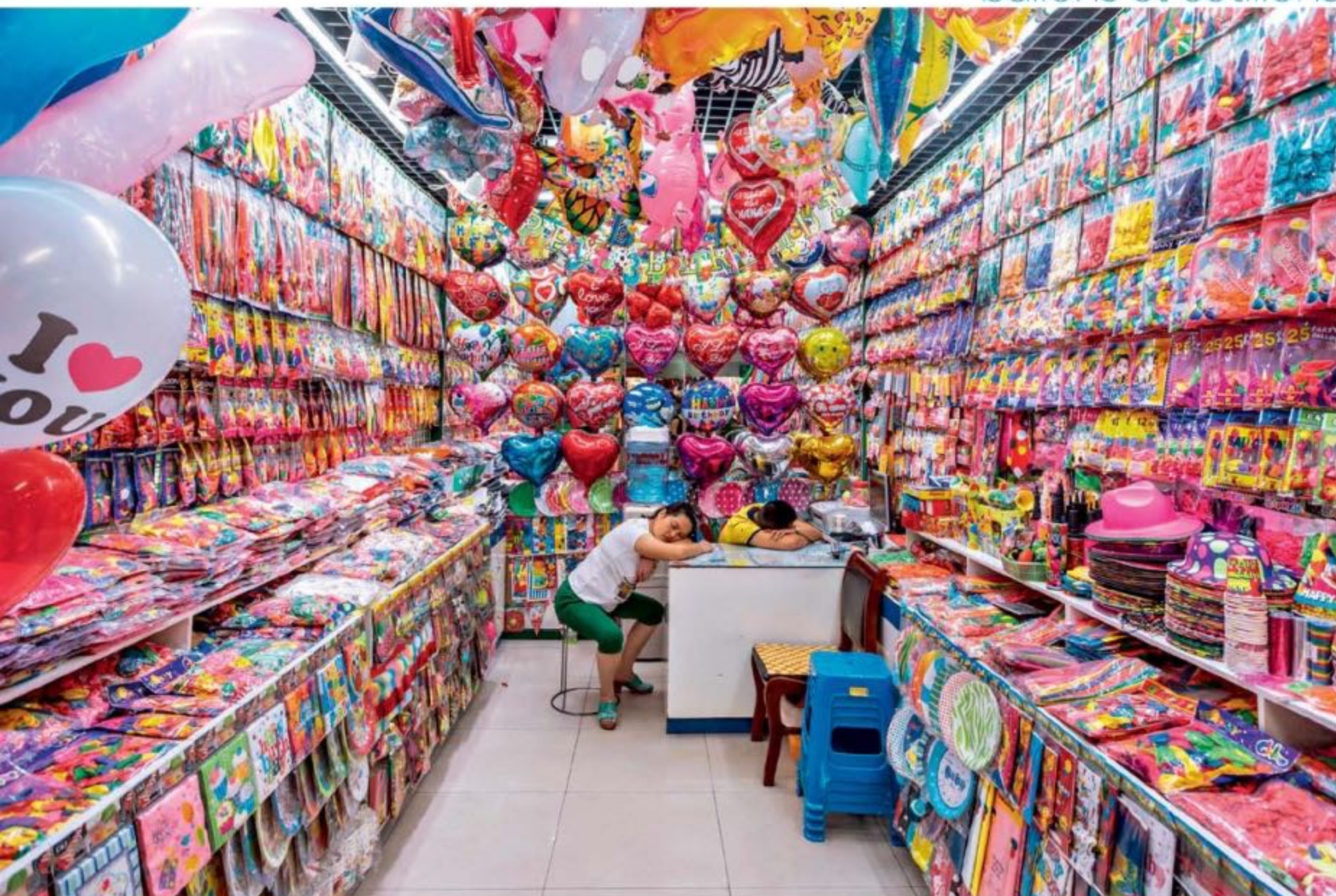


joujoux en plastique

décorations de Noël



ballons et cotillons







couvre-chefs fantaisie



RICHARD JOHN SEYMOUR | PHOTOGRAPHE

Architecte de formation, cet Anglais de 26 ans s'intéresse à l'influence des objets et de l'environnement urbain sur les êtres humains. Il travaille sur la vie de rue à Nairobi, au Kenya, et sur un projet encore plus ambitieux : suivre le parcours de certains produits depuis les mines de matière première jusqu'aux lieux de vente.

C'est dans le cadre de son master d'architecture d'intérieur que Richard John Seymour a découvert la cité de Yiwu, au sud de Shanghai. Elle abrite le Futian Market («marché du bonheur»), immense surface d'exposition (400 hectares) destinée aux acheteurs de gros venus de Chine et d'ailleurs. Dans 70 000 échoppes, s'entassent les produits «made in China» qui iront ensuite inonder la planète : ballons en plastique, animaux en peluche, fleurs artificielles, guirlandes de Noël, fournitures de bureau, parapluies, outils de jardinage, tissus... Fasciné, le jeune Britannique est revenu à Yiwu six mois plus tard pour y réaliser ce projet photographique, qu'il a intitulé «Consumed».

GEO En anglais, «consumed» possède un double sens : «consommé» et «dévoré», «consumé», comme par un incendie. Un jeu de mots volontaire ?

Richard John Seymour Bien sûr. Mon idée n'était pas seulement de révéler le monde extraordinaire qui se cache derrière nos objets quotidiens. Il m'a semblé que Yiwu est une bonne métaphore de notre existence cernée par les produits de consommation de masse. Je voulais aussi montrer que ce modèle a tendance, en Chine, à consumer les êtres humains, qui n'ont plus aucune prise sur leur environnement. Chez nous, en Occident, de nombreuses associations de consommateurs ont été

créées, on est mieux informés et mieux armés, et on a plus ou moins le choix de dépenser ou non, d'acheter ou non. Rien de cela n'existe en Chine, où tout change à une vitesse phénoménale. Des villes sortent de terre en quelques années seulement, et les habitants n'ont pas d'autre issue : ils doivent s'adapter et essayer de survivre, mais se retrouvent souvent coincés toute leur vie à produire des objets que d'autres auront le loisir de consommer. Certains ici disent même que ce pays, officiellement communiste, a hérité des pires travers du capitalisme, car l'écart entre les riches et les pauvres ne cesse d'augmenter...

Quelle fut votre première impression lorsque vous êtes arrivé à Yiwu ?

L'endroit ne m'a pas tout de suite frappé par son gigantisme. Lors de mon premier voyage, je voulais simplement étudier cette ville connue pour être un marché bas de gamme et pas cher, comprendre son fonctionnement, découvrir les gens qui y travaillent, voir les usines où les articles sont fabriqués... Je m'intéressais aussi au design de certains petits objets, comme les jouets en plastique, qui ont un impact visuel très fort. J'ai donc déambulé de boutique en boutique, durant des heures, en montant et en descendant des escaliers, en changeant de bâtiment, et trouvé partout ces échoppes, presque identiques les unes aux autres, sur des étages entiers ! Peu à peu, j'ai pris conscience de l'immensité du site. Ça m'a donné le vertige.

Quelle est l'atmosphère qui règne dans ces espaces dédiés à la vente en gros ?

Elle est étonnamment tranquille. On pourrait s'attendre à un environnement très bruyant, hyperactif, voire survolté, mais pas du tout. J'ai erré dans d'immenses salles pleines d'objets mais presque vides de toute présence humaine, ce qui rendait les lieux encore plus étranges... Les vendeurs

«Ils peuvent rester des heures sans rien faire et, tout d'un coup, conclure une vente de plusieurs milliers d'euros»



Des bâtiments comme celui-ci, entouré de centaines d'usines, attirent les acheteurs des quatre coins du monde. Chaque jour 1 500 conteneurs de marchandises diverses quittent Yiwu à destination de plus de 100 pays.

peuvent rester des heures, et sans doute même des jours, sans voir passer personne et puis, brusquement, un acheteur se présente et les voilà qui concluent une vente de plusieurs dizaines de milliers d'euros pour des milliers ou des dizaines de milliers d'objets.

**Les prises de vue ont-elles posé des difficultés ?
Comment avez-vous procédé ?**

J'ai toujours dû faire vite. Mon but était de ne rien mettre en scène, de saisir les vendeurs au beau milieu de leurs marchandises sans les laisser se préparer. Les Chinois ne sont pas hostiles aux appareils photo et ont le sourire facile. C'est ce que je voulais justement éviter. A Yiwu, les échoppes sont toutes de tailles à peu près semblables et éclairées de la même façon, ce qui m'a aidé. Après avoir étalonné vitesse et ouverture, je faisais un repérage discret pour choisir le meilleur angle et surgissais d'un seul coup en déclenchant la photo aussitôt. Je n'en ai donc pas pris plus de trois ou quatre par magasin. Et ça s'est bien passé, il n'y a eu que très peu de réactions négatives.

Sur vos photos, les vendeurs ont l'air noyés, submergés par leur propre marchandise. C'est un choix artistique ?

Cela s'est imposé à moi. J'ai voulu travailler sur la contradiction qui existe entre tout ce que ces menus objets sont censés procurer aux consommateurs – de la gaieté, de la joie, du bonheur, surtout pour les jouets – et l'attitude de ceux qui sont chargés de les vendre et qui ont le plus souvent l'air accablés, malheureux, ou sont en train de dormir. Prise isolément, chacune de ces babioles en plastique attire l'attention et remplit sa «fonction joyeuse», mais leur accumulation, à des milliers d'exemplaires dans un espace réduit, provoque une impression de saturation. Une sorte de malaise ou de fatigue. Comme si la seule réponse humaine possible face à toutes ces choses qui vous cernent

était la somnolence, pour y échapper. La Chine était prête à tout pour devenir «l'usine du monde», et a remporté son pari. Mais dans certains cas, cela s'est fait un peu n'importe comment...

Les couleurs jouent un rôle important dans vos clichés. Quel effet avez-vous voulu créer ?

Ceux qui imaginent et dessinent ces objets choisissent des tons vifs pour renforcer l'aspect esthétique et ludique. Or, moi, je voulais arriver à l'effet inverse. Que mes photos «piquent» les yeux. Je n'ai pas éclairé mes compositions, je les ai laissées dans leur lumière «naturelle», sous les néons des échoppes. Et le résultat parle de lui-même : la juxtaposition de plastiques aux couleurs criardes finit par fatiguer le spectateur – et apparemment aussi les vendeurs. En tant que photographe et artiste, je voulais ainsi faire tomber la barrière entre le monde des producteurs et celui des consommateurs, montrer d'où viennent ces objets que nous possédons tous sans avoir la moindre idée de leur histoire, de l'endroit d'où ils viennent, de ceux qui les ont fabriqués, revendus etc.

Vous est-il arrivé d'éprouver vous aussi cette sensation ?

Oui, notamment dans un magasin qui proposait toute une gamme de coupes et autres trophées destinés à récompenser les vainqueurs de compétitions sportives. J'ai moi-même pratiqué le football avec passion entre l'âge de 10 et 15 ans, et je possède quelques-uns de ces symboles, qui ont une grande valeur sentimentale à mes yeux. Les revoir là, en si grand nombre, alignés, identiques, a provoqué un choc. J'ai réalisé que, bien souvent, même nos souvenirs ou objets les plus précieux, ceux que nous croyons vraiment uniques, sont produits en masse. ■

Propos recueillis par Nicolas Ancellin

EN COUVERTURE

ÉCO

UNE ENVIE DE LIBERTÉ

Ses îles invitent à l'évasion. Ses Highlands, au romantisme. Son histoire, à la réflexion... En ferry et en train, escapade dans la plus fascinante région de Grande-Bretagne.

DOSSIER COORDONNÉ PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT

Le rocher du «Vieil Homme de Storr», sur la péninsule de Trotternish, est l'une des spectaculaires curiosités géologiques de l'île de Skye.

SSE



P. 54 à P. 73

EILEAN DONAN,
SAINT KILDA,
LEWIS ET HARRIS,
SKYE : VOYAGE
D'ÎLE EN ÎLE

P. 58

LES SHETLAND,
UN ARCHIPEL
QUI NE PERD PAS
LE NORD

P. 66

LES HÉROS
ORDINAIRES DE
L'ÎLE D'ARRAN

P. 74

UN ROYAL
PARCOURS
À TRAVERS
LES HIGHLANDS

P. 84

GUIDE PRATIQUE

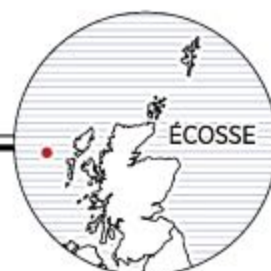




EILEAN DONAN

Relié à la Grande-Bretagne par un pont, le plus célèbre des châteaux médiévaux écossais occupe un îlot de 5 ha entouré par les eaux du loch Duich, un fjord du nord-ouest de l'Écosse. L'ancienne demeure des seigneurs de Kintail a servi de décor à de nombreux films.





SAINT KILDA

Ces ruines seraient hantées : en 1930, les 36 habitants de la baie d'Hirta abandonnèrent cette île lointaine des Hébrides. Faim et maladie mirent fin à 2 000 ans de présence. Seuls des militaires vivent aujourd'hui sur cette terre de l'extrême, inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco.



LES SHETLAND, UN ARCHIPEL QUI NE PERD PAS LE NORD

Entre mer du Nord et mer de Norvège, les 22 000 habitants du territoire le plus septentrional du Royaume-Uni défendent leur singularité. Notre photographe est parti à leur découverte.

PAR OLIVIER TOURON (PHOTOS)





Cette réplique de drakkar rappelle que les Scandinaves occupèrent ces terres durant quatre siècles au Moyen Âge. Chaque hiver, la fête de Up Helly Aa, procession aux flambeaux où l'on défile en tenue de Viking, valorise ce patrimoine. Ci-dessous, Neil Robertson pose dans son costume de «jarl» (noble).





Inauguré en 1929, automatisé depuis 1974, le phare d'Esha Ness, sur la côte ouest de Mainland, est l'un des trois feux qu'abrite l'archipel.

Sur ce chapelet de cent îles subarctiques, on ne vit



Sur la A970, qui traverse du nord au sud les 81 km de Mainland, Angus Nicol part avec son kayak de mer rejoindre l'un de ses spots préférés.



Des professionnels du tourisme découvrent les falaises de Bressay au cours d'une sortie de «coasteering», un sport entre canyoning et escalade.



Vue imprenable sur la baie de Lerwick, la capitale, pour les clients du restaurant Fjara. De la fenêtre, on voit souvent passer des phoques et des loutres de mer.

jamais très loin des rapaces et mammifères marins



L'île de Noss, sanctuaire ornithologique, abrite plus de 150 000 oiseaux de mer. Ici, un grand skua, rapace qui peut atteindre 1,40 m d'envergure.



Onze ferries relient quotidiennement huit des quinze îles habitées de l'archipel. Steve Pence (en photo) assure le service entre Mainland et Yell.

Ces terres balayées par le vent ne comptent presque aucun arbre

Dans le nord-ouest de Mainland, face à l'Atlantique Nord, les falaises d'Esha Ness, 60 m au-dessus des flots, sont régulièrement violentées par les tempêtes soufflant au niveau du 60° parallèle nord.





De petite taille, très résistant, le poney des Shetland était utilisé par les agriculteurs de l'archipel. Aujourd'hui, on en trouve partout dans le monde.

La fine laine de leurs moutons est désormais aussi



Sur l'île d'Unst, Max Turnbull codirige Shetland Reel Gin, la distillerie la plus au nord de la Grande-Bretagne, installée dans une ancienne base militaire.



Dans les serres de sa ferme de Frakkafeld, sur Mainland, Angus Nicol cultive des plantes d'agrément qui servent notamment à fleurir les rues de Lerwick.



Dans sa ferme d'Uradale, sur Mainland, Ronny Eunson élève des moutons shetlands. Leur laine, de grande qualité, est vendue jusqu'au Japon.

prisee que leurs robustes et légendaires poneys



Tricoteuse la plus célèbre de l'archipel, Doreen Brown confectionne des pulls en shetland vendus pour certains près de 5 000 livres (6 700 euros) !



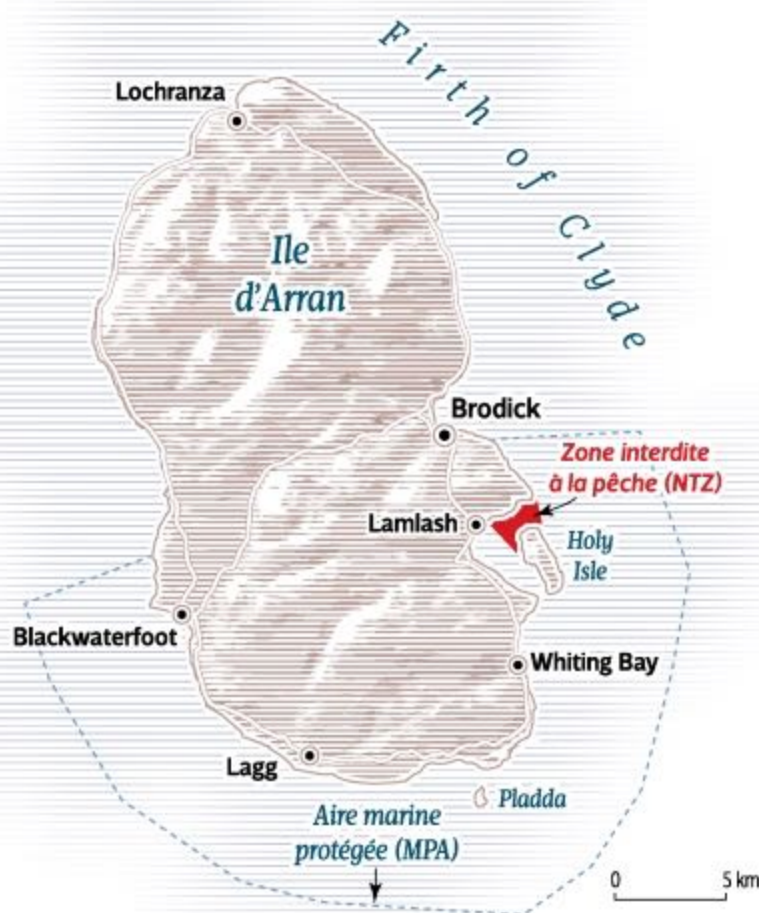
Marshall Wishart, pilote chez DirectFlight, dessert les terres les plus reculées de l'archipel, telle Fair Isle, 68 habitants, la plus au sud.



LES HÉROS ORDINAIRES DE L'ÎLE D'ARRAN

Leur modeste association a réussi une première :
faire interdire une zone côtière écossaise
à toute pêche afin que l'écosystème
sous-marin puisse renaître. Rencontre avec une
communauté d'insulaires déterminés.

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE)





Des bénévoles de l'ONG Coast posent devant la baie de Lamlash, aujourd'hui en partie sanctuarisée. Howard Wood (deuxième à droite), cofondateur, vient de recevoir pour cette victoire le prix Goldman de l'environnement.

Tel un immense mamelon de granite, le rocher inhabité d'Alisa Craig domine au loin les eaux du Firth of Clyde. Plus près, au-dessus de la vaste étendue d'eau semi-fermée de plus de 4 000 kilomètres carrés, le phare de l'îlot de Pladda semble léviter... Des hauteurs d'Arran, sur la côte ouest de l'Ecosse, à moins de deux heures de Glasgow en train puis en ferry, le spectacle océanique invite à la rêverie. Avec ses reliefs et landes désertes, ses plages à phoques couvertes de kelp, ses palmiers acclimatés, ses points de vue à couper le souffle, ses petits villages placides, sa distillerie de whisky et ses sept golfs, la septième plus grande île de la région – 5 000 habitants hors saison – ressemble à une Ecosse en

miniature, caressée par le courant chaud du Gulf Stream.

Pour les randonneurs, touristes à vélo, peintres amateurs et campeurs attirés par ce panorama, impossible de se douter que les fonds marins de l'île sont depuis plus de vingt ans le théâtre d'un âpre combat écologique mené par une ONG dont le président, Howard Wood, 61 ans, vient d'être récompensé du prestigieux prix Goldman de l'environnement.

Avec leurs dragues dentées, les bateaux avaient tout raclé

À la fin des années 1980, l'état du Firth of Clyde était dramatique. L'essentiel des poissons – morues, haddocks, limandes, merlus, soles – avaient disparu sous l'effet de la surpêche européenne. Le désastre menaçait. En 1984, le gouvernement de Margaret That-

cher sonna l'hallali. Cédant aux lobbies de la pêche, le 10 Downing Street autorisa les gros chalutiers à tirer leurs filets dans la bande côtière, jusqu'alors sanctuarisée, des trois milles nautiques. Confrontés à l'épuisement de leurs stocks, les petits pêcheurs du Firth of Clyde furent contraints de se rabattre sur une activité ingrate, qui ne leur servait jusqu'alors qu'à compléter leurs revenus : le raclage des crustacés et des pétoncles grandissant dans le couvert des forêts d'algues et sur les fragiles bancs de maërl, un riche substrat d'algues, de débris de coquilles et de sable dont la constitution prend une centaine d'années. À cette époque, Howard Wood travaillait dans la pépinière de son père, installé sur Arran depuis la fin des années 1960. Mais son passe-temps favori, la ●●●



Olivier Roques Ragery / FigaroPhoto

Le sud d'Arran (devant, le phare de Pladda, au loin, le rocher d'Alisa Craig) est une aire maritime protégée (MPA). Coast fait campagne pour qu'une bande côtière de trois milles nautiques soit réservée à la pêche durable.

●●● plongée sous-marine, finit par transformer cet «homme ordinaire» (dixit son épouse Lesley) en infatigable combattant écologique. Howard avait coutume d'explorer les fonds de la baie du village de Lamlash, sur la côte est de l'île, en compagnie de son ami Don MacNeish, aux mille métiers dont celui de plongeur. Et tous deux constatèrent que le riche écosystème d'antan – plus de 8 000 espèces sous-marines – laissait peu à peu place à un chaos stérile de maërl concassé, d'anémones déracinées et d'algues déchiquetées. Avec leurs lames munies de dents capables de labourer 6,5 kilomètres carrés de fonds marins en cent heures, les «dredgers», les bateaux dragueurs de pétoncles, avaient semé la désol-

ation. Les pétoncles étaient anihilés. Les poissons, partis se réfugier vers d'autres horizons plus cléments. Symbole de cette décadence, même le célèbre festival de pêche à la ligne de Lamlash, point d'orgue de la saison estivale, attirant jusqu'à 200 amateurs, fut forcé de s'arrêter, faute de combattants. En 1992, année de la dernière édition, les concurrents ne retirèrent des eaux qu'une tonne de poissons, contre huit en 1967... C'en était trop pour Howard et Don. Sans savoir où ils allaient, «un peu comme les premiers chrétiens lancés dans la fosse aux lions, celle des politiques et des lobbies de la pêche», raconte Don, les deux hommes décidèrent de convaincre le pouvoir politique, à Londres puis à Edimbourg, de

transformer une partie de la baie de Lamlash en zone interdite à la pêche. Une «no-take zone» (NTZ) en langage technique. Le pari était aussi audacieux que révolutionnaire : jamais, jusqu'alors, un tel site n'avait pu voir le jour en Ecosse. Marié à une Néo-Zélandaise, Don avait rapporté cette idée du bout du monde, la Nouvelle-Zélande étant le premier pays à avoir créé une NTZ. Pour y arriver, le duo de copains décida d'associer à son combat les Arranais, y compris les plus réticents : les ramasseurs de pétoncles du Firth of Clyde, petites mains d'un secteur rapportant plus de cinquante-quatre millions d'euros par an à l'industrie de la pêche britannique. «Nous n'étions pas des écologistes radicaux, souligne Howard. Seulement des Ecossais moyens aimant manger poissons et coquillages, d'où l'importance pour nous d'impliquer les pêcheurs. Il fallait leur faire comprendre qu'ils étaient en train de courir à leur perte.» Pour cela, rien ne valait les moyens du bord.

«Nous sommes de simples Ecossais friands de poisson et de coquillages»

«Nous avons organisé avec eux des rencontres houleuses dans des pubs autour d'une pinte de bière, poursuit-il. Cela a surpris les jurés du Goldman Prize, plus habitués aux réunions avec présentations PowerPoint !»

En 1995, Howard Wood et Don MacNeish cofondèrent finalement l'ONG Coast (Community of Arran Seabed Trust). Commença alors un long marathon bureaucratique. «Ce travail a fini par devenir un job à plein temps, explique Howard. Pendant plusieurs années, nous avons dû financer Coast avec nos économies. Personne ne voulait nous aider : les lobbies de la pêche faisaient pression sur les fondations à qui nous demandions des dons, nous accusant d'être des politiques et non des défenseurs de l'environnement. Même des organismes publics comme le Scottish Natural Heritage, chargé de la gestion du patrimoine naturel, refusaient de nous donner le moindre penny !» Howard et Don pensaient que leur campagne prendrait cinq ans. Las, ils durent attendre 2008 avant que le gouvernement écossais ne passe l'arrêté actant la fameuse NTZ. Ralliée par plus de 1 500 Arranais amoureux de la nature, Coast avait enfin atteint son objectif. Les yeux d'Howard pétillent : «Nous avons été plus efficaces que certaines ONG qui gèrent des budgets beaucoup plus gros ! Il y a toujours eu quelqu'un parmi nous pour prendre le relais dans les moments difficiles. Parce que nous sommes sur une île, chacun se sentait concerné.»

En ce début de saison touristique, deux voiliers mouillent dans la baie de Lamash. Sur la jetée s'avancant dans les eaux transparentes, un petit groupe de candidats à la méditation attend le bateau-taxi de Jim Neil afin de voguer vers «l'îlot sacré», qui trône au milieu de la baie, où sont organisées des retraites boud-

dhistes. Pour rejoindre la NTZ, au nord du village, on passe devant une église catholique, le gazon d'un bowling qui attend ses joueurs retraités, un pub où l'on anime le soir des parties de «Questions pour un champion», de splendides jardins en fleurs et des bancs sertis d'émouvantes petites plaques dédiées à des défunts qui appréciaient le paysage. La NTZ est minuscule : 267 hectares de mer, à peine le quart de la superficie du bois de Boulogne ! Depuis sa création, de plus en plus de touristes viennent découvrir cette exception écossaise, qui figure désormais dans le guide d'Arran et

LE NOUVEAU COMBAT : PROTÉGER LE SUD DE L'ÎLE

Les bénévoles de Coast sont furieux. Sur l'aire marine protégée (MPA), ils ont encore décompté vingt-quatre bateaux dragueurs de pétoncles ces dernières semaines. «Où est le "p" de protégée ?» s'insurgent-ils. Depuis la création de cette zone autour du sud de l'île, en 2014, l'ONG réclame qu'une bande côtière de trois milles nautiques y soit sanctuarisée. Là, on n'autoriserait que le tourisme nautique et la pêche durable, comme le ramassage des pétoncles à la main, aujourd'hui pratiqué par un seul homme. Selon l'organisme public Marine Scotland Science, cette mesure pourrait contribuer à la création de 2 700 emplois d'ici à vingt ans.

fait la fierté des habitants. Comme Jim Neil, notre taxi des mers. Pour lui, qui organise aussi, chaque fin de printemps, des parties de pêche au maquereau, «Howard Wood est un héros». Kenneth Gibson, le député du Scottish National Party représentant la circonscription électorale d'Arran au parlement d'Edimbourg, l'admet : «Cette réussite est le fruit d'une extraordinaire détermination collective. Et ce n'est pas qu'une victoire symbolique : les fonds marins de Lamash Bay sont réellement en train de se revitaliser.» Sous les eaux de la NTZ, la situation s'est en effet améliorée. Spécialiste en environnement, le

Dr Leigh Howard, qui a dirigé pendant cinq ans une étude pour l'université de York, confirme : «Désormais, grâce à la repousse des algues, qui agissent comme des sortes d'aimants sur les pétoncles, celles-ci sont trois fois plus nombreuses dans la NTZ qu'à l'extérieur. Elles ont plus facilement tendance à se reproduire.» Et comme l'activité sexuelle leur garantit une meilleure longévité, les pétoncles pourront sans problème atteindre les dix ans, contre six en moyenne dans le restant du Firth of Clyde. «La zone est censée, et c'est ce qui fait sa particularité, profiter à terme aux pêcheurs autant qu'aux conservateurs, conclut le chercheur. La vie marine qui y renaît finira par coloniser les environs. Restera à convaincre les pêcheurs d'y mener une pratique durable pour ne pas reproduire les erreurs d'antan.»

Car du chemin reste à faire avant que les fonds marins d'Arran ne soient tout à fait hors de danger. Durant l'été 2014, le gouvernement nationaliste écossais a créé dans le sud de l'île l'une des trente nouvelles aires marines protégées (MPA) qui ponctuent les 9 911 kilomètres de côtes écossaises. Mais c'est insuffisant, explique Andrew Binnie, le jeune directeur exécutif de Coast, l'un des deux permanents de l'ONG. «Cela représente à peine 2 % des eaux territoriales écossaises, précise-t-il. En réalité, seulement 0,009 % de celles-ci est interdit à la pêche destructive.» [Voir encadré] «La mer est un bien public et non pas la propriété exclusive de quelques grandes compagnies de pêche, conclut Howard Wood. A nous de marteler cette évidence au gouvernement écossais.» Contre vents et marées. Car s'il y a un endroit qui incarne à merveille l'hymne national «Scotland the brave», c'est bien l'île d'Arran. ■

Jean-Christophe Servant



LEWIS ET HARRIS

A Calanais, sur la côte ouest, ces pierres levées encerclant un monolithe de 4,8 m de haut (au centre) ont été érigées trois mille ans avant notre ère. Observatoire ? Endroit de rituels ? Depuis son excavation, en 1857, les archéologues s'interrogent sur la vocation de ce lieu.



EN COUVERTURE | **Ecosse**







SKYE

Ce mouton pose devant la chaîne des Quiraings, sur la péninsule de Trotternish, dans le nord de cette île de 11 000 âmes.

Réputée pour ses reliefs fantasmagoriques, cette terre, que Ptolémée citait dans sa «Géographie», fut tour à tour un refuge pour les Pictes, les Norvégiens puis les Ecossais.



Depuis la plateforme, à l'arrière du Royal Scotsman, on peut «toucher» les splendides paysages de la West Highland Line, que l'on rejoint depuis Edimbourg et qui relie Glasgow au port de Mallaig.



UN ROYAL PARCOURS À TRAVERS LES HIGHLANDS

A bord d'un palace roulant, en compagnie de passagers privilégiés, voyage sur l'une des plus belles lignes de chemin de fer au monde.

Au menu : lochs, pur malt, grande cuisine, récits historiques et un peu de politique...

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE) ET OLIVIER TOURON (PHOTOS)





Descendant des Highlands pour rejoindre la côte ouest écossaise, le train – 120 m de long – emprunte l'un des ouvrages d'art victoriens les plus célèbres de la ligne : le viaduc de Glenfinnan, parachevé en 1907.

Par la fenêtre, on aperçoit les ruisseaux qui serpentent dans la lande déserte de Rannoch Moor ; les massifs d'ajoncs qui jaunissent de bonheur avec l'arrivée du printemps écossais ; les lochs qui miroitent sous le soleil couchant des Highlands ; la chaîne des Grampians, et son sommet, le Ben Nevis, repeints en blanc par une tardive chute de neige ; les reliefs de l'île de Skye, qui surgissent dans

un virage. Et une suite d'ouvrages d'art victoriens et de gares perdues, dont celle de Corrour, la plus éloignée du Royaume-Uni, à une quinzaine de kilomètres de la première route départementale. Pas de doute : ceux qui aiment l'Ecosse prendront le train.

Les 264 kilomètres de la West Highland Line, qui relie Glasgow au port de Mallaig via Fort William, sur la côte ouest de l'Ecosse, sont régulièrement classés parmi les plus beaux parcours

ferroviaires au monde. L'expérience s'avère encore plus mémorable lorsqu'on embrasse ces splendides panoramas à petite vitesse, bien calé dans un fauteuil edwardien, un scone recouvert de «clotted cream» sur l'assiette, depuis l'Observation Room de l'un des trains les plus somptueux et prestigieux de la planète : le Belmond Royal Scotsman, fleuron du groupe d'hôtellerie de luxe éponyme qui se nommait autrefois Orient Express LTD.

Onze fois durant la belle saison, ce palace aux neuf wagons Pullman construits dans les années 1960 – dont deux restaurants et cinq abritant des cabines – embarque jusqu'à trente-six passagers fortunés pour un voyage de quatre jours à petite vitesse à travers les hautes terres écossaises, avec nuits à l'arrêt sur des voies réservées, et escales culturelles dans des endroits d'exception.

Isla, aux tenues acidulées, voyage six mois de l'année

En ce début mai 2015, pour les voyageurs et quinze membres d'équipage menés par Michael Andrews, le directeur de ce cinq-étoiles roulant, le voyage n'est pas seulement exceptionnel pour les paysages traversés et la qualité du service à bord. La politique est aussi de la partie : après le déjeuner, alors que le train vient de s'ébranler de la gare d'Edimbourg pour remonter vers le nord-ouest, l'Ecosse découvre les résultats des élections générales britanniques qui se sont clôturées tard dans la nuit. C'est un raz-de-marée nationaliste : balayant les travaillistes du Labour, le Scottish National Party (SNP), remis de son échec au référendum sur l'indépendance organisé à l'automne 2014, vient d'envoyer cinquante-six députés – sur cinquante-neuf dévolus à l'Ecosse – à la Chambre des communes. Majoritaire depuis 2011 au parlement écossais, sis dans le quartier de Holyrood, à Edimbourg, le parti désormais dirigé par Nicola Sturgeon s'impose comme la troisième force politique à Londres, derrière les conservateurs, victorieux, et les travaillistes, affaiblis.

Qu'en pense notre aréopage ? Cette semaine-là, les hôtes du Royal Scotsman sont directement concernés : les wagons aux sombres boiseries n'accueillent ni oligarque russe suivi par son jet privé ni gros bonnet ●●●



Vingt heures. Après le cocktail, servi en queue de train, les passagers en tenue de soirée rejoignent les deux wagons-restaurants (ci-dessus) pour le dîner. Le truculent Ian Gardiner (en kilt), un ancien officier du corps d'élite des Royal Marines, est le conférencier attitré du voyage.

Bien calé dans un fauteuil edwardien, on savoure ses scones en admirant le panorama



Revenant de Fort William, haut lieu de la randonnée dans les Highlands, le train traverse pendant 37 km les hautes terres de Rannoch Moor, à 400 m d'altitude,

Lande déserte et fjords romantiques ponctuent ce grand parcours à petite vitesse



l'un des endroits les plus désertiques de la Grande-Bretagne.

●●● chinois de l'économie numérique. Excepté un couple d'Américains d'Atlanta, les convives sont 100 % British et majoritairement venus de Londres et de ses environs. Soit trois retraités, dont Isla [discretion exigée, tous les noms de famille seront omis], aux tenues acidulées et qui voyage six mois par an. Et quelques «couples d'urbains hyperactifs qui s'offrent une pause salutaire», souligne Michael Andrews, seul maître à bord après Dieu.

Pas de connexion Internet pour «googler» le CV du voisin

«Ici, ces hommes et femmes qui vivent au rythme effréné et ultra-connecté du monde des affaires profitent d'un luxe de plus en plus recherché : la lenteur, explique-t-il. Notre train ne dépasse jamais les cinquante kilomètres à l'heure et Internet y est coupé de manière que l'on puisse décrocher de la frénésie et ne pas avoir la tentation de «googler» le CV de son voisin.» Mais, en cette première soirée passée à bord, alors que les convives dégustent au wagon-restaurant le dîner préparé par le grand chef écossais Mark Tamburrini (41 ans dont cinq aux fourneaux du Royal Scotsman), c'est bien l'actualité du jour qui s'immisce dans les conversations. «Il faudrait privatiser l'Ecosse», ironise Sharon, très Jacqueline Maillan des sleepings, un verre de sauvignon blanc néo-zélandais 2013 Mahi Marlborough à la main, un tout aussi remarquable filet de bar sur lit de fenouil dans son assiette. «Vous connaissez le proverbe, souligne Peter, ancien ingénieur dans l'aéronautique et grand amateur de voile : "United we stand, divided we fall" ("unis nous tenons, divisés nous perdons"). C'est exactement ce qui nous attend !» Ross, qui se montrera très discret durant le restant du voyage, malgré : «A cause du mode de ●●●



Après dîner, l'Observation Room, un Pullman de 1960 transformé en club anglais, accueille des interprètes de musique traditionnelle écossaise venues rejoindre le train à l'arrêt. Telle la harpiste Rachel Hair, originaire du village d'Ulapool, dans les Highlands, arrivée de Glasgow.

La victoire des nationalistes aux élections a plus de mal à passer que la panna cotta

●●● scrutin uninominal à un tour, qui donne dans chaque circonscription la victoire au candidat le mieux placé, l'UKIP [parti anti-européen et anti-immigration] n'a qu'un député à Westminster malgré ses 3,9 millions de votants. Mais 1,5 million d'Écossais ont pu envoyer cinquante-six indépendantistes à Londres. Il faut revoir le système électoral !»

A bord, le personnel écossais se garde de parler de politique

Manifestement, la victoire du SNP a plus de mal à passer que la panna cotta à la vanille caressée de sirop de menthe servie au désert, avec vue sur le soleil couchant baignant de sa lumière ambrée les quais déserts de la gare de Bridge of Orchy. «Vous vous attendiez à ce qu'ils applaudissent ?» interroge Sandra MacBeth, une des artistes-interprètes montées quelques heures à bord pour gratifier l'assistance de morceaux traditionnels contant peines de cœur, légendes et histoires de marins trop ivres pour rallier la côte. «Dans ce train, il n'y a que des conservateurs. Mais nous avons la plus belle des armes de persuasion : la musique !» Passé son tour de chant, Sandra ira dans l'un des meilleurs clubs de musique électronique du Royaume-Uni, le Sub Club de Glasgow, «pour fêter la victoire du SNP».

Deux mondes cohabitent sur le Royal Scotsman. D'une part, celui des cabines marquetées, avec lits douilletts dont on règle le chauffage, et cabinets de toilette dotés, comble du raffinement, d'une douche individuelle. D'autre part, celui des coulisses. Le personnel de bord, écossais, majoritairement trentenaire, logé à l'avant, manifeste pendant le service la réserve nécessaire à sa fonction. Mais les guides chargés d'initier les passagers à l'histoire de l'Écosse, une fois descendus du train, s'autorisent un ton plus direct.



Pour ne pas gêner le sommeil de ses passagers, le Royal Scotsman est stoppé pour la nuit dans des gares peu fréquentées (ici, Spean Bridge). Le convoi reprend sa route avant le passage du premier train régulier du matin.

Ce deuxième après-midi de voyage, le train a passé Fort William, capitale de la randonnée écossaise et porte des stations de ski du Ben Nevis. Direction Glenfinnan. Du légendaire viaduc ferroviaire aux vingt et une arches, rendu célèbre par l'adaptation cinématographique de «Harry Potter et la Chambre des secrets», on embrasse les eaux calmes du loch Shiel. A la pointe du lac glaciaire, Robert Hainig, 49 ans, boucle d'oreille, bob et barbe, attend les passagers au pied du monument en hommage à Charles Edward

Stuart, surnommé Bonnie Prince Charlie, l'icône de la rébellion jacobite. En 1745, trente-huit ans après la naissance du Royaume-Uni, le fameux prince, dernier espoir d'un retour de sa dynastie sur les trônes anglais et écossais, soutenu par la couronne de France, tenta de marcher vers Londres avec l'appui de certains clans des Highlands. Un an plus tard, la cuisante défaite de la bataille de Culloden le força à prendre la fuite, avant son exfiltration vers le continent à bord d'un navire de la cour de France.

Marquée d'une pierre noire dans l'histoire de l'Ecosse, l'année 1746 signa la fin des rêves d'indépendance du pays et d'un mode de vie traditionnel. Interdit, désormais, de porter un plaid en tartan aux couleurs de son clan, ou de jouer de la cornemuse. Soumises à une politique de déplacements forcés de ses populations – les «Highland Clearances» –, les hautes terres se vidèrent. La petite aristocratie des clans, qui avait jusqu'alors droit de vie et de mort sur les paysans, dut laisser place à l'élevage ●●●



Lorsque les passagers descendent du train pour découvrir la région, l'intendance suit. Comme pour cette pause-champagne sur les sables blancs de la plage du loch Morar.

●●● de moutons. «Pour nous, cette période, marquée par la famine, les privations et l'émigration contrainte, fut une véritable épuration ethnique», résume Robert Hainig, devant les passagers attentifs. «Mais dorénavant, nos députés à Westminster vont nous permettre d'avoir un vrai pouvoir de nuisance envers la politique menée par le nouveau gouvernement conservateur, en particulier son programme d'austérité, poursuit-il en souriant. Quant au Royaume-Uni, c'est le début de la fin !» Devant l'assemblée, qui

contemple légèrement embarrassée ses chaussures de marche, Robert Hainig se permet même un pronostic : «Le Premier Ministre David Cameron pourrait organiser d'ici à la fin 2016 un référendum sur l'éventuelle sortie de l'Union européenne. A supposer que le "oui" passe, dans ce cas, évidemment, l'Ecosse, pro-européenne, se refusera à suivre Londres. Nicola Sturgeon initiera alors un nouveau référendum sur notre indépendance. Et, je vous le promets, c'est le "oui" qui l'emportera !» En arrière-plan, les eaux

douces du loch Shiel reflètent la lumière d'un soleil quasi estival.

C'est l'heure de reprendre la route et de retrouver l'Ecosse qui unit et non pas celle qui divise. Ce soir, Mark Tamburrini a concocté un repas d'exception. Sur les nappes immaculées, l'argenterie voisine avec la vaisselle de gala, bien sûr aux armes du train. Plat de résistance : un filet d'Angus Beef d'Aberdeen – toute la nourriture est évidemment produite en Ecosse – accompagné d'un graves 2009 du domaine Haut-Peyrous de Marc Darroze.

Aberdeen Angus ou saumon sauvage... à bord, on déguste local

Pour ce dernier souper, c'est robe de soirée pour les dames et a minima costume trois pièces-nœud papillon pour les hommes. Le smoking est recommandé...

Dans un sillage d'odeur d'antimite, qui a parfumé les corridors, le brigadier Ian Gardiner, confrencier régulier à bord du train, a, quant à lui, fait son apparition paré de son plus beau kilt. Ancien des Royal Marines, le corps d'élite de l'armée britannique et la fierté de la Royal Navy, cet érudit et truculent sexagénaire anglais vivant à Edimbourg a couru les théâtres d'intervention pendant trente ans, de la guerre du Dhofar dans le sultanat d'Oman (1964-1976) à celle menée contre les Argentins aux îles Falkland (1982), en compagnie de ses «frères d'armes écossais», comme il les appelle. «Sur le front, on disait souvent en plaisantant qu'on ne savait jamais si les Écossais allaient reculer ou attaquer, explique-t-il. Mais une chose était sûre... Quoiqu'ils fissent, ils étaient les plus rapides !»

La nuit est tombée. La pluie aussi. Dans l'Observation Room, vidée d'une partie des convives, repus, c'est l'heure pour les derniers couche-tard de délaissier les bouteilles de Lagavulin et de Laphroaig des distilleries de l'île d'Islay pour s'aventurer vers les terres inconnues des single malt à tirage limité sélectionnés par la «Scotch Malt Whisky Society», un club international d'amateurs fondé à Edimbourg en 1983. Ces divins breuvages d'une exceptionnelle rareté attirent les connaisseurs les plus exigeants de la planète... Après avoir récité l'«Address to a Haggis», célèbre hommage du

grand poète écossais Robert Burns à la panse de brebis farcie. Michael Andrews fait les présentations, non sans un certain lyrisme. Les étiquettes ornant les bouteilles vertes sont en elles-mêmes un voyage. Comme cette «Oscillation of Light and Shade» («Oscillation de lumière et d'ombre»), proposée en l'honneur du photo-

VOYAGER SUR LA WEST HIGHLAND LINE

Ouverts dans leur intégralité en 1901, ces 264 kilomètres de ligne, joyau du réseau ferroviaire écossais, ont été immortalisés dans plusieurs films, dont «Harry Potter».

■ PRENDRE LE TRAIN DE LA LIGNE RÉGULIÈRE

A partir de Glasgow, trois trains quotidiens de la ScotRail rallient la gare de Queen Street au terminus du port de Mallaig. Durée du parcours : 5 h 30. Tarif aller simple : 33,70 £. Renseignements et réservation : scotrail.co.uk

■ LE «JACOBITE»... DE HARRY POTTER

Le Hogwarts Express dans «Harry Potter», c'est lui. De mai à octobre, ce train-musée à vapeur fait deux fois par jour l'aller-retour entre Fort William, la porte du Ben Nevis, et Mallaig. Il est prudent de réserver longtemps à l'avance. Tarif AR : 34 £ (ou 58 £ en 1^{re} classe). Réservation : westcoastrailways.co.uk

■ LE SÉLECT «BELMOND ROYAL SCOTSMAN»

Les réservations sont ouvertes pour effectuer, depuis la gare d'Edimbourg, l'un des treize voyages de 2016 à bord de ce palace. Tarif : 4 410 £ pour quatre jours. Réservation : belmond.com/royal-scotsman-train

graphe de GEO. Un breuvage clair-obscur «tiré il y a dix-neuf ans d'un fût de Ledaig, avec un nez de mangue, avant que le palais soit titillé par son goût de piment», commente le maître de cérémonie. Et cette bouteille dénommée Herbal Enough to Please a Gerbil («un arôme suffisamment végétal pour satisfaire une gerbille»)

n'aurait-elle pas un léger arrière-goût d'estragon ?

Dans cette exotique traversée d'un monde de sensations et d'odeurs inédites, on peut même tomber sur des bouteilles qui ont un nez de vieux wagon-lit froissé, assure Michael Andrews. Les whiskies japonais peuvent aller se rhabiller. L'eau-de-vie («uisge beatha», en gaélique) est bien écossaise. Et Sir Compton Mackenzie, prolifique écrivain, cofondateur en 1928 du National Party of Scotland, le futur SNP, auteur en 1947 de l'emblématique «Whisky à gogo», en est l'un des plus fervents prophètes : «L'amour fait tourner le monde, écrivait-il. Le whisky le fait tourner deux fois plus vite.»

Soudain, dans un halo rougeâtre, un bruit de locomotive à vapeur déchire la nuit écossaise. Hallucination due au verre de trop, ce décoiffant Oban d'Argyll de 14 ans d'âge ? Pas du tout. Comme jaillis d'une faille spatio-temporelle, les wagons du Jacobite viennent de croiser ceux du Royal Scotsman, direction le nord et Fort William. Durant les beaux jours, ce train-musée à vapeur [lire notre encadré ci-contre] permet aux touristes de parcourir une partie de la West Highland Line. L'espace d'un instant, dans un bruit métallique, deux univers se croisent, avant que le silence ne retombe sur la gare de Kilmarnock. Une rencontre nocturne qui mérite un dernier toast. Va pour un verre d'un «Incredibly Awesome», au délicat goût de miel. «Incroyablement fabuleux !» ■

Jean-Christophe Servant



LE PLEIN D'IODÉ EN DIX ÎLES



Eigg, les Orcades, Islay, Iona, Bass Rock...
Vastes ou minuscules, ces fragments
d'Ecosse sont tous uniques dans leur genre.
Et accessibles depuis le «continent».

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (INFOGRAPHIE)



SHETLAND

UNE CHAUDE NUIT D'HIVER

Procession au flambeau en tenue de Viking, mise à feu d'une réplique de drakkar et intenses libations pour se réchauffer ; chaque dernier mardi de janvier, la fête du Up Helly Aa enflamme Lerwick, la capitale de l'archipel.

S'y rendre : depuis Aberdeen, 7h30 de mer par Northlink. En avion par Flybe.

ORCADES

VOYAGE DANS LE TEMPS
Dominant la lande de Mainland, de fascinants trésors du néolithique mêlent anneaux mégalithiques et pierres levées de 6 m de haut. L'en-semble de ces sites est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.

S'y rendre : d'Aberdeen, 2h30 par le ferry de Northlink. De Gills Bay, 60 min par le ferry de Pentland. En avion, sur Flybe.

SKYE

DES RELIEFS EXTRATERRESTRES

Ses paysages sont courus par les super-productions de films de science-fiction. Après Ridley Scott pour «Prometheus», J.J. Abrams y aurait tourné quelques séquences de l'épisode VII de «Star Wars» (sortie le 18 décembre 2015).

S'y rendre : via les 500 m du pont qui la relie depuis 1995 au «continent».

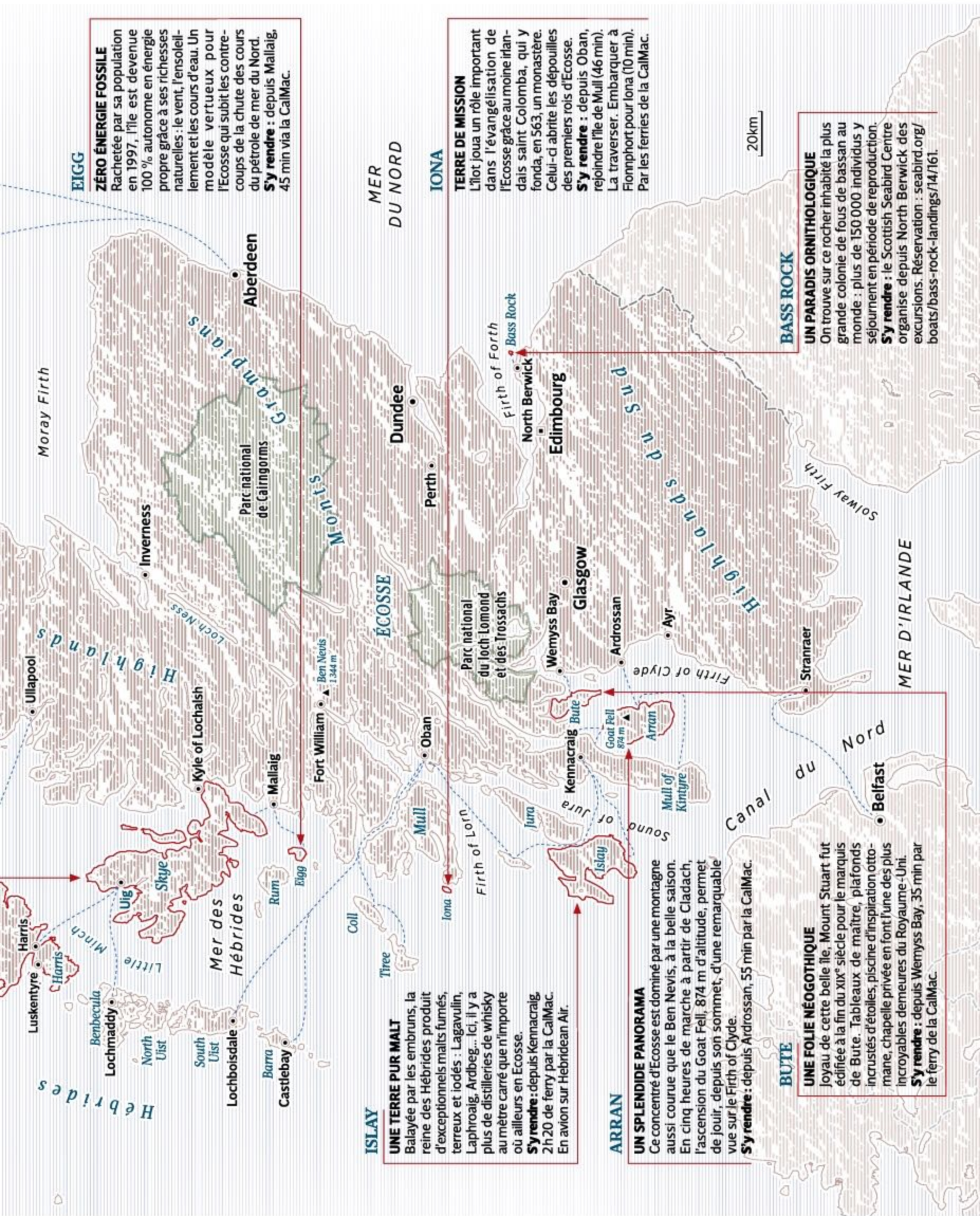
LEWIS ET HARRIS

UN AIR DE PARADIS

La grande terre de l'archipel des Hébrides extérieures est parmi les plus belles îles d'Europe. En particulier grâce à sa plage de Luskentyre. Un havre quasi caribéen, la température de l'eau en moins...

S'y rendre : depuis Ullapool, 2h45 de ferry par la CalMac. En avion sur Flybe.





EIGG

ZÉRO ÉNERGIE FOSSILE

Rachetée par sa population en 1997, l'île est devenue 100 % autonome en énergie propre grâce à ses richesses naturelles : le vent, l'ensoleillement et les cours d'eau. Un modèle vertueux pour l'Ecosse qui subit les contre-coups de la chute des cours du pétrole de mer du Nord. **S'y rendre** : depuis Mallaig, 45 min via la CalMac.

IONA

TERRE DE MISSION

L'îlot joua un rôle important dans l'évangélisation de l'Ecosse grâce au moine irlandais saint Colomba, qui y fonda, en 563, un monastère. Celui-ci abrite les dépouilles des premiers rois d'Ecosse. **S'y rendre** : depuis Oban, rejoindre l'île de Mull (46 min). La traverser. Embarquer à Fionnphort pour Iona (10 min). Par les ferries de la CalMac.

BASS ROCK

UN PARADIS ORNITHOLOGIQUE

On trouve sur ce rocher inhabité la plus grande colonie de fous de bassan au monde : plus de 150 000 individus y séjournent en période de reproduction. **S'y rendre** : le Scottish Seabird Centre organise depuis North Berwick des excursions. Réserve : seabird.org/boats/bass-rock-landings/14/161.

ISLAY

UNE TERRE PUR MALT

Balayée par les embruns, la reine des Hébrides produit d'exceptionnels malts fumés, terreux et iodés : Lagavulin, Laphroaig, Ardbeg... Ici, il y a plus de distilleries de whisky au mètre carré que n'importe où ailleurs en Ecosse.

S'y rendre : depuis Kennacraig, 2h20 de ferry par la CalMac. En avion sur Hebridean Air.

ARRAN

UN SPLENDIDE PANORAMA

Ce concentré d'Ecosse est dominé par une montagne aussi courue que le Ben Nevis, à la belle saison. En cinq heures de marche à partir de Cladach, l'ascension du Goat Fell, 874 m d'altitude, permet de jouir, depuis son sommet, d'une remarquable vue sur le Firth of Clyde.

S'y rendre : depuis Ardrassan, 55 min par la CalMac.

BUTE

UNE FOLIE NÉOGOTHIQUE

Joyau de cette belle île, Mount Stuart fut édifée à la fin du XIX^e siècle pour le marquis de Bute. Tableaux de maître, plafonds incrustés d'étoiles, piscine d'inspiration ottomane, chapelle privée en font l'une des plus incroyables demeures du Royaume-Uni.

S'y rendre : depuis Wemyss Bay, 35 min par le ferry de la CalMac.

GRAND REPORTAGE



Deux Sherpas, chargés de cinquante kilos chacun, acheminent des lentilles, du sucre et des fèves jusqu'à Beding, dans la vallée du Rolwaling. Devant eux se dresse le mont Chekigo, haut de 6 257 mètres.



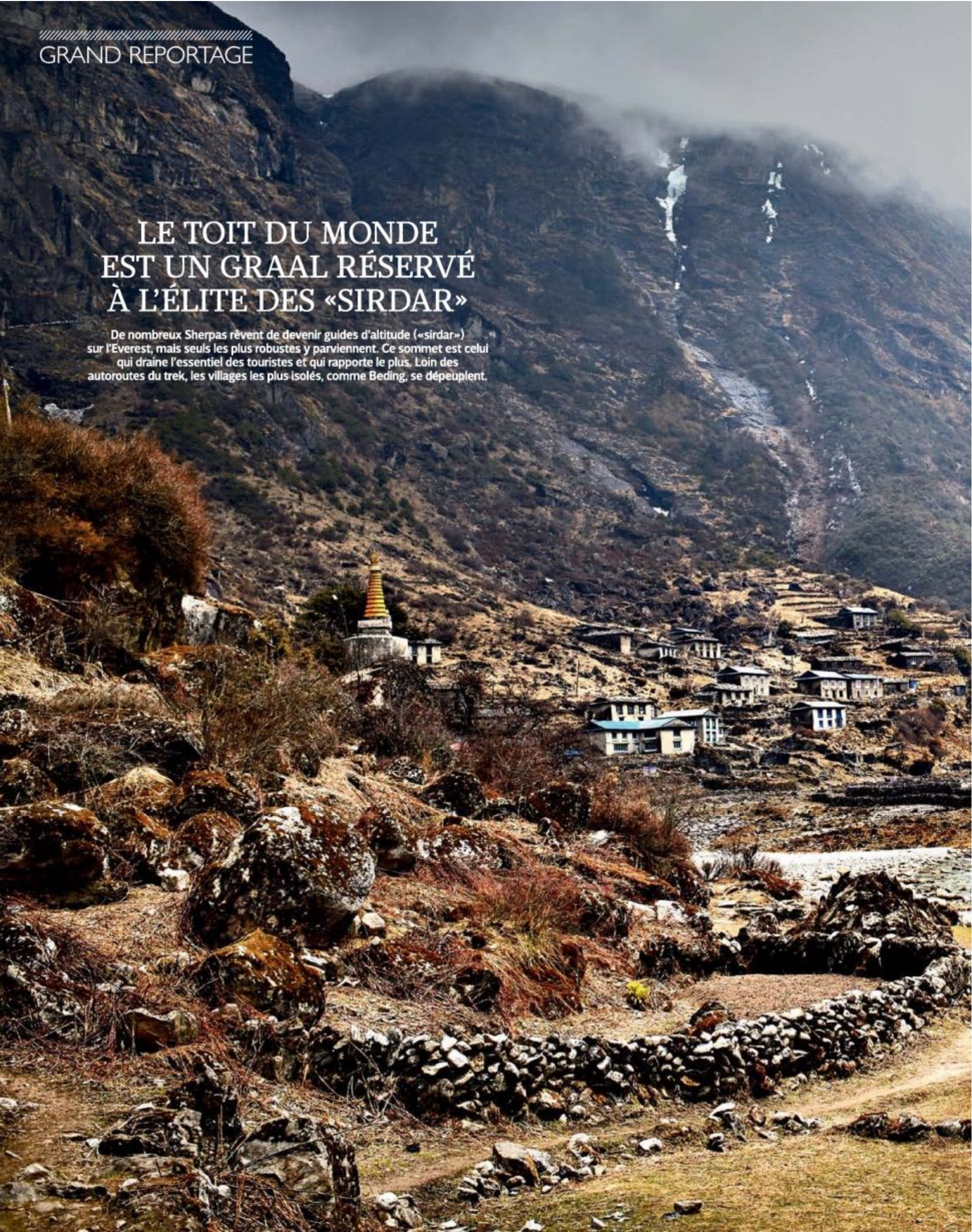
LA REVANCHE DES SHERPAS

Ce peuple a écrit la légende de l'Everest. Quelques jours avant le tremblement de terre du 25 avril dernier, nos journalistes étaient au Népal pour rencontrer ces héros des sommets qui se battent pour sortir de leur condition de porteurs soumis.


PAR MANON QUÉROUIL-BRUNEEL (TEXTE) ET VÉRONIQUE DE VIGUERIE (PHOTOS)

LE TOIT DU MONDE EST UN GRAAL RÉSERVÉ À L'ÉLITE DES «SIRDAR»

De nombreux Sherpas rêvent de devenir guides d'altitude («sirdar») sur l'Everest, mais seuls les plus robustes y parviennent. Ce sommet est celui qui draine l'essentiel des touristes et qui rapporte le plus. Loin des autoroutes du trek, les villages les plus isolés, comme Beding, se dépeuplent.







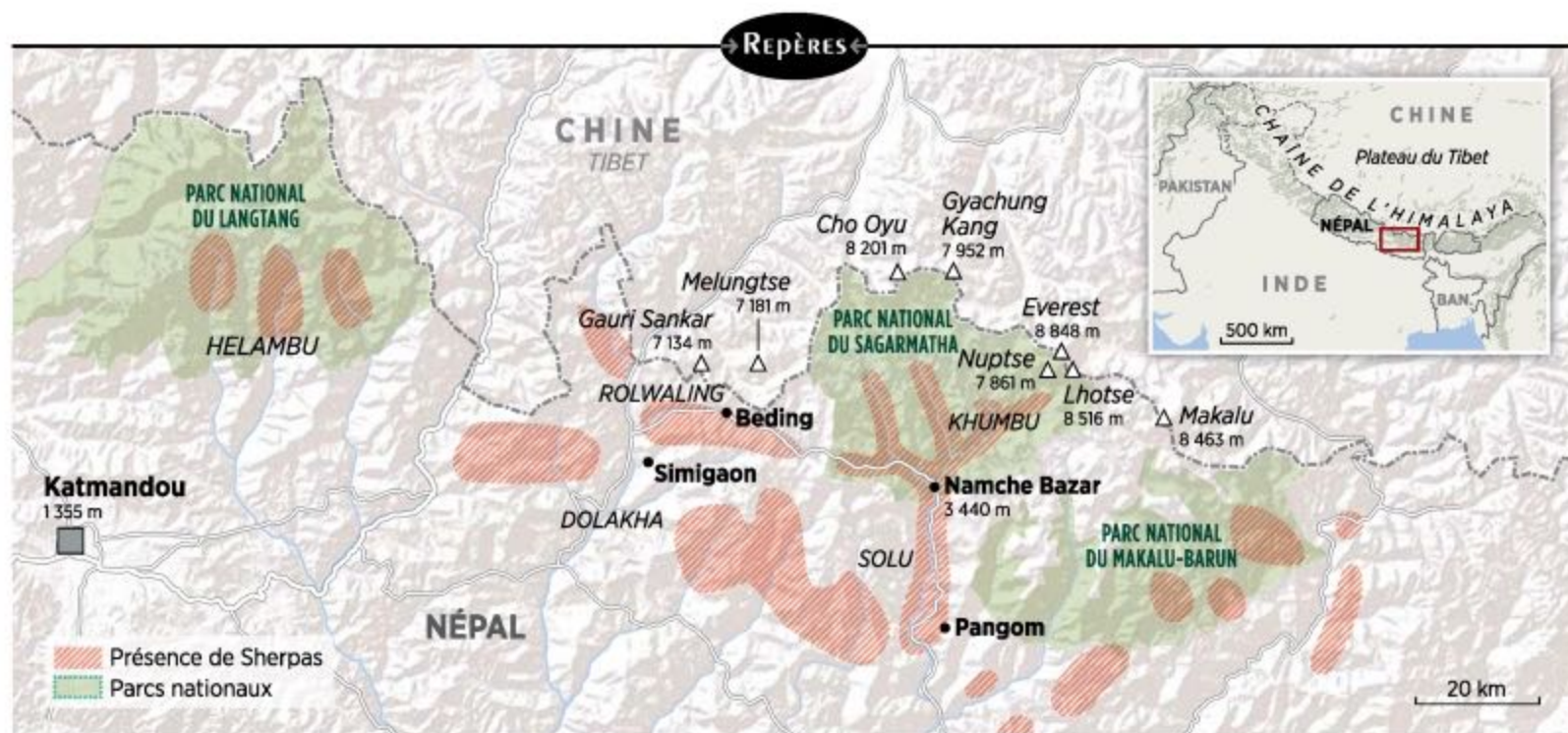
Dès l'enfance, les Sherpas de la vallée du Rolwaling portent des charges surhumaines. Pour multiplier les récoltes de pommes de terre, une de leurs rares ressources, ils nomadisent trois fois par an, avec le contenu de leur maison sur le dos.

ORAGES, SÉISMES, AVALANCHES... CES MONTAGNARDS ONT APPRIS À ENDURER LES COLÈRES DE LA NATURE

Assis en tailleur sous un ciel d'un bleu d'aquarelle, le vieil homme tourne ostensiblement le dos à la montagne. Ses prières se perdent dans l'haleine fraîche du vent. Par dix fois, l'Everest s'est refusé à Naong Sherpa. Au cours de sa longue carrière, ce «sirdar» – chef d'expédition – a constamment joué de malchance : plus d'oxygène, un client malade, une mauvaise météo... Chaque ascension a tourné court, brisant son rêve de fouler le toit du monde. Quarante ans plus tard, la déception est intacte. Le spectacle enneigé qui s'offre à Naong Sherpa tous les matins, lorsqu'il ouvre les volets de sa maison de pierre, a le goût amer de l'échec. «La vision d'un sommet me picote toujours ici», murmure le vénérable, désignant sa poitrine d'un doigt tordu par le temps et le froid. Pas question pour autant de s'arracher à son village natal de Beding, dans la vallée du Rolwaling, près de la frontière tibétaine. Un nid d'aigle com-

posé d'une centaine de maisons, à 3 700 mètres d'altitude et quatre jours de marche de l'entrée de la vallée. Le territoire de ses ancêtres, où il cultive des pommes de terre depuis qu'il a abandonné ses rêves d'ascension. Alors, pour sa méditation matinale, Naong Sherpa a simplement pris l'habitude de regarder ailleurs.

Arrivés dans la région de l'Everest au XVI^e siècle après une longue marche depuis l'est du Tibet, les Sherpas se sont éparpillés dans les massifs du Khumbu, du Solu, du Makalu et du Rolwaling. Des régions isolées de haute altitude où le moindre ravitaillement vire à l'épreuve physique ; où – question de survie – tout le monde porte, depuis son plus jeune âge, des charges pouvant atteindre, pour les adultes, jusqu'à quatre-vingts kilos. Développées grâce à cette difficulté quotidienne, les capacités physiques extraordinaires de ce peuple de nomades des montagnes n'ont pas échappé aux premiers alpinistes, qui ont débauché les ●●●



En langue tibétaine, le mot «sherpa» signifie «peuple de l'Est». Cette ethnie montagnarde, originaire du Kham, dans le sud du Tibet, est arrivée au Népal au XVI^e siècle. Elle compte aujourd'hui 50 000 membres sur vingt-huit millions d'habitants, répartis entre les vallées du nord-est et Katmandou, la capitale.



Tashi Sherpa est le directeur de Sherpa Adventure Gear. Cette marque de vêtements techniques s'est imposée comme une concurrente sérieuse de l'américaine North Face.





À KATMANDOU, ILS SONT DEVENUS LES ROIS DU BUSINESS ET DU CINÉMA

Le capitaine Pasang Norbu Sherpa a monté sa compagnie d'hélicoptères. La plupart de ses missions consistent à secourir des touristes ou des locaux en difficulté.



Fils d'un petit paysan, Sonam Sherpa est aujourd'hui millionnaire grâce à l'industrie du tourisme. Il embauche toujours de préférence des membres de sa communauté.



Formé au cinéma en Inde, Tsering Rhitar Sherpa s'est fait un nom en tant que réalisateur. En 2000, son film «Mukundo» a été nommé pour l'oscar du meilleur film étranger à Hollywood.

«SOUDAIN, ON S'EST DEMANDÉ : “POURQUOI NOTRE VIE VAUT MOINS QUE CELLE D'UN GUIDE ÉTRANGER ?”»

●●● plus vaillants de ces petits paysans pour acheminer leur lourd matériel lors de leurs ascensions. Depuis, la légende des Sherpas, ethnie largement minoritaire de 50 000 individus sur les vingt-huit millions d'habitants que compte le Népal, est gravée dans nos imaginaires, indissociable des sommets. Un peu comme les Touareg et le désert, ou les Inuits et la banquise. Forcément, le vieux Naong Sherpa qui boude la montagne vient bousculer cette image figée dans le folklore. Le vénérable sourit sous une casquette Mickey incongrue : «Les temps changent, et nous avec. Dieu merci, nous ne sommes pas enchaînés à nos montagnes !»

Le séisme du 25 avril dernier et ses répliques – qui ont fait 8 000 morts dans le pays, selon les derniers bilans – sont venus renforcer la respectueuse méfiance de cette communauté pour des forces de la nature devenues incontrôlables. Rompus aux violents orages, aux glissements de terrain et aux mauvais bouddhas qui font trembler

la terre, les Sherpas avaient déjà été sérieusement ébranlés par l'avalanche du 18 avril 2014 sur le mont Everest, dans laquelle seize travailleurs de la montagne avaient été tués. Ces catastrophes récentes ont également pesé lourd sur l'économie du tourisme, dont ils dépendent largement. Pour autant, la géographe Ornella Puschiasis, doctorante au Centre d'études himalayennes, se garde bien de dresser le portrait d'un peuple à terre : «Dès le lendemain du séisme, des groupes de soutien ont été créés dans les vallées les plus reculées et des actions de reconstruction se sont engagées, raconte-t-elle. L'aura internationale des Sherpas et leur capacité de résilience devraient leur permettre de vite se relever.» Henri Sigayret, alpiniste français marié à une Sherpani et qui a vécu vingt-deux ans au Népal, abonde en son sens : «On a fait un gros tapage en Occident, mais c'était un risque prévisible avec lequel les habitants vivent depuis des lustres. Il y aura quelques ruines, mais pas de cicatrices.»

Nzime Sherpa s'apprête à faire l'ascension de l'Everest. Grâce à son travail de guide, ce père, analphabète, a déménagé à Katmandou où il est fier d'offrir une éducation de qualité à ses filles.





Sponsorisé par une ONG sherpa, Tchawar Sherpa (avec le pull rouge) est interne dans un monastère bouddhiste de Katmandou. Il y a quelques mois, il vivait encore avec sa mère au village.

Voire, peut-être, une leçon à tirer, comme ce fut le cas avec l'avalanche de 2014, qui a provoqué un examen de conscience inédit au sein de la communauté. «Sommes-nous traités convenablement par le gouvernement ? Pourquoi nos vies valent-elles moins que celles des guides étrangers ? Tout d'un coup, on s'est posé ces questions dérangeantes qu'on avait longtemps éludées», remarque Tashi Sherpa (tous les Sherpas portent le nom de leur ethnie en guise de nom de famille), le directeur de Sherpa Adventure Gear, à Katmandou, une marque d'équipements de trek lancée en 2003 et qui emploie 1 500 personnes.

L'homme d'affaires s'agace de la vision classique du Sherpa en «Superman en crampons»

Pour la première fois de leur histoire, les Sherpas ont demandé des comptes, et obtenu en partie gain de cause. Notamment sur le montant de l'assurance en cas de décès des guides de haute altitude, passée de 5 000 à 15 000 dollars, ainsi que sur la création d'un fonds de soutien aux familles – pour l'instant alimenté par des financements privés. Pas la révolution sur le toit du monde, mais le signe indubitable d'une évolution ; l'«attitude impérialiste» que Tashi Sherpa reproche, pêle-mêle, au gouvernement népalais, aux médias et aux alpinistes occidentaux, ne passe plus. De son rugueux accent américain, qu'il cultive comme preuve de sa bonne éducation, l'homme d'affaires qui vit la moitié de l'année à Seattle s'agace de cette vision du Sherpa en «Superman en crampons», du «noble sauvage dur au mal». Oubliant un peu vite qu'il a construit sa fortune précisément sur cette caricature de

surhomme, devenue un argument marketing...

C'est peut-être dans cette ambiguïté que réside aujourd'hui le dilemme des Sherpas, tiraillés entre la sauvegarde de leur identité et leur aspiration légitime aux bienfaits de la modernité. En l'espace d'un demi-siècle, l'ouverture au tourisme a tout chamboulé. L'alpinisme génère désormais quatre millions de dollars en permis d'ascension chaque année, selon le département du Tourisme népalais. Dominé par l'Himalaya, roi de tous les massifs, le petit pays attire chaque année 800 000 visiteurs, entre ivresse des cimes et héritage hippie. Soixante ans après la conquête historique de l'Everest, le 29 mai 1953, le sommet mythique a pris des allures d'autoroute. Un millier d'agences de trekking nationales et internationales se disputent ce business, facturant jusqu'à 80 000 euros pour garantir le grand frisson. Aujourd'hui, un propriétaire de lodge dans la vallée de Khumbu peut gagner en un jour ce que son père gagnait en un an comme ouvrier agricole. Et en deux expéditions, un bon guide empoche plus de 9 000 euros, quand le salaire moyen dans le pays tourne autour de 100 euros par mois.

Tout l'enjeu, pour la première génération de Sherpas à bénéficier de la manne himalayenne depuis les années 1980-1990, réside dans sa capacité à «changer sans trahir», résume Sonam Sherpa, fils d'un petit paysan aujourd'hui à la tête d'un empire touristique. Propriétaire de la plus ●●●



CERTAINS VILLAGES, LOIN DES CIRCUITS TOURISTIQUES, SONT PEU À PEU DÉSERTÉS

A Simigaon (800 habitants), femmes, enfants et anciens se retrouvent seuls avec quelques parcelles de blé à cultiver. Les hommes, les plus vaillants, partis gagner leur vie sur les sentiers de l'Everest, se font toutefois construire de nouvelles maisons au village.



LA NOUVELLE GÉNÉRATION RÊVE DE NEW YORK. LÀ-BAS, LA DIASPORA COMPTE DÉJÀ 12 000 MEMBRES



Avec des salaires de quatorze roupies (douze centimes d'euro) par jour sur les circuits autres que ceux menant à l'Everest, la plupart des Sherpas employés comme porteurs n'ont pas pu épargner pour leur retraite.

●●● importante agence de trekking au Népal, d'une chaîne d'hôtels et d'une compagnie aérienne, l'homme a parcouru un sacré chemin depuis sa naissance en 1961 à Pangom, petit village du district de Solu où «les femmes accouchaient à même la paille des bêtes». Pressé de découvrir le monde, le jeune Sonam s'est enfui un matin pour rejoindre la capitale, a marché durant des jours et dit avoir cru mourir de frayeur en découvrant pour la première fois une voiture, qu'il a prise pour un énorme yack. Si la montagne a fait de lui l'un des hommes les plus riches du Népal, elle lui a aussi ravi un frère et sa propre épouse, Pasang Lhamu, première Népalaise à avoir triomphé de l'Everest avant de trouver la mort sur le chemin du retour. Aujourd'hui, Sonam dit avoir moins d'appétit pour le tourbillon des affaires, pré-

occupé par l'affaiblissement de l'identité sherpa, devenue son cheval de bataille. Pour y parer, le businessman encourage la construction de petits lodges ainsi que le développement de l'agriculture dans les vallées, et pratique sans état d'âme la préférence ethnique à l'embauche dans ses nombreuses sociétés. Avec amertume, il évoque l'exode rural qui signe la mort de son peuple : il y a la nouvelle génération qui ne jure que par Katmandou et l'importante diaspora («12 000, rien qu'à New York !») qui ne revient pas.

Loin des chemins fréquentés de l'Everest et de la vallée du Khumbu emplies de lodges, de cafés Internet et de centaines de touristes, certains foyers d'habitation sherpas tenus à l'écart des circuits touristiques ont des allures de villages fantômes. Aux confins de la frontière tibétaine, dans le district de Dolakha, Simigaon, 800 âmes, se vide progressivement de ses habitants. Les champs de blé

soigneusement entretenus sont troués de parcelles abandonnées, les volets colorés de certaines maisons restent clos toute l'année. Paradoxalement, de nouvelles habitations sortent régulièrement de terre, reconnaissables à leur toit de tôle bleu criard, alors que les plus anciennes sont modestement coiffées de pierres et de bois. Un signe de richesse importée de la lointaine capitale par les membres enrichis de la communauté, qui construisent dans leur village natal par tradition mais n'envisagent plus d'y vivre. A Simigaon, l'école n'a qu'un seul professeur. Le premier collège est à deux jours de marche. Dans ces vallées isolées, l'éducation est une source de frustration persistante autant qu'un outil de revanche sociale. Dès qu'elles en ont les moyens, les familles envoient leurs enfants dans des internats réputés de Katmandou ou, à défaut, dans de lointains monastères bouddhistes. Les jeunes élèves ne voient alors leurs parents qu'une fois par an, dans le meilleur des cas. Privé de sa jeunesse, le village a également vu les plus vaillants de ses hommes partir sur les sentiers de l'Everest, et s'installer dans la capitale hors saison grâce à l'argent des ascensions.

Tsering Rhitar Sherpa n'a jamais désiré être un «éleveur de yacks dans un trou paumé»

Résultat : aujourd'hui, Simigaon est majoritairement peuplé d'anciens, pieds et poings liés à leur terre. Pasang Nurbu Sherpa, gardien de vaches comme son père et son grand-père avant lui, aurait bien voulu s'inventer un autre destin. Quand le septuagénaire raconte son histoire, accroupi dans l'herbe, ses oreilles décollées lui donnent un air d'éternel garnement. A 18 ans, il a quitté Simigaon pour tenter sa chance du côté des expéditions : «Ceux qui en revenaient étaient bien habillés, je me disais qu'il y avait sans doute de l'argent à se faire.» Le novice a commencé par un petit trek dans la région voisine du Mustang, puis, pendant quarante ans, a officié comme porteur pour approvisionner le camp de base de l'Everest. Sans jamais grimper au-delà : «Je n'avais pas le physique, ces jambes-là n'ont jamais été très vaillantes», sourit-il en les tapotant, sans rancune. Quand il a eu 60 ans, l'agence de trekking pour laquelle Pasang Nurbu travaillait l'a remercié. Trop lent, trop vieux.



Ongdi Sherpa (au centre) est l'un des premiers à s'être lancés en politique. Il est l'un des trois représentants de sa communauté au sein de l'Assemblée constituante élue en 2013. Membre du parti maoïste, il milite pour que les revenus du tourisme d'altitude bénéficient davantage à son peuple.

Repères

L'EVEREST, 8 848 MÈTRES D'AVENTURES

Au Népal, on l'appelle Sagarmatha. Celui «dont la tête touche le ciel» s'est déplacé de trois centimètres avec le séisme, mais la légende continue de s'écrire sur ses flancs.

Un héros au sommet

Le 29 mai 1953, le Sherpa Tenzing Norgay devient le premier homme sur le toit du monde, avec sir Edmund Hillary.

Le salaire de la peur

40 à 90 euros par jour : c'est ce que gagne un «sirdar» (guide) sur l'Everest. Un porteur, quant à lui, touche entre 10 et 15 euros par jour.

Un fantôme hors de prix

Un alpiniste devra déboursier 9 800 euros rien qu'en permis d'accès à la montagne, une taxe obligatoire depuis 1950.

Le sprint de l'extrême

En 2003, Lakpa Gyelu, un Sherpa de 35 ans, a gravi le pic en 10 heures 56 minutes depuis le camp de base (contre quatre jours en moyenne pour un alpiniste «lambda»).

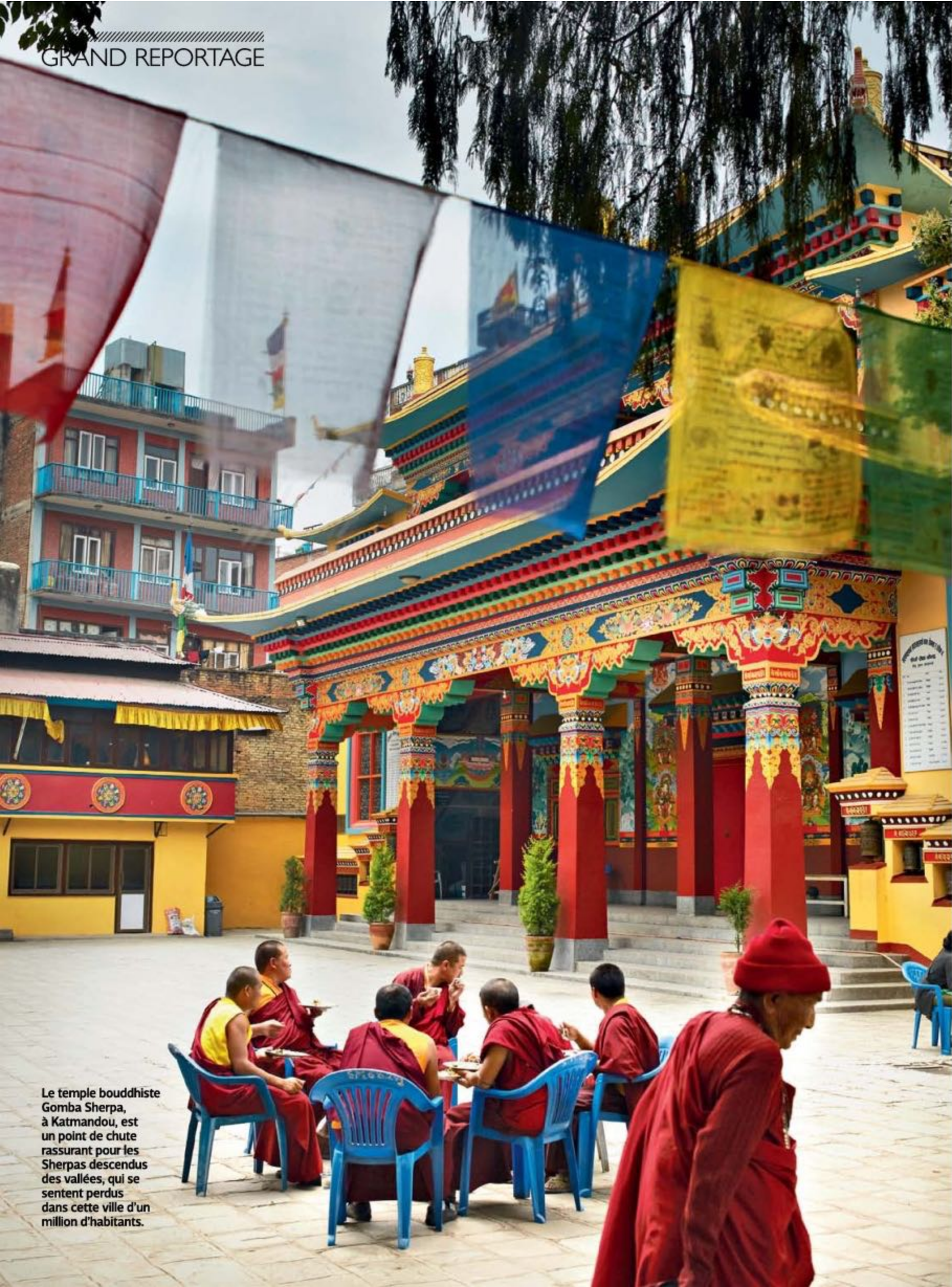
«Super Sherpa»

C'est le surnom donné à Apa Sherpa, 55 ans, qui détient le record d'ascensions réussies avec vingt et une montées entre 1990 et 2011.

Son salaire de quatorze roupies par jour (douze centimes d'euros) ne lui a pas permis de mettre un sou de côté. La retraite est un doux rêve dont il n'a jamais entendu parler. «Ma seule richesse, c'est d'avoir vu du pays», dit-il. Mais elle ne fait pas manger. Contre le lait de ses vaches, il échange des pommes de terre, mais il y a bien longtemps qu'il ne s'offre plus de café, son péché mignon.

Au quotidien, la désertification du village pose toutes sortes de problèmes aux irréductibles comme Pasang Nurbu. Il n'y a plus de bras pour aider aux champs, porter les morts lors des cérémonies funèbres, ou réparer les toits dévastés après le passage des vents violents. «C'est un modèle qui arrive à sa fin, dans deux ou trois générations, ces villages seront vides», prophétise sans nostalgie Tsering Rhitar Sherpa, 47 ans, un réalisateur de films habitué des festivals internationaux, qui n'a jamais rêvé d'un destin d'éleveur de yacks dans un trou paumé. «Les Occidentaux voudraient que nous restions figés dans un paradis intouché des années 1960, mais nous ne voulons plus de cette vie, poursuit-il. Nous voulons des routes, des écoles et des hôpitaux.» Le père de Tsering a quitté son village de Namché Bazar à l'âge de 13 ans pour rejoindre à pied Katmandou, où il a monté une agence de trek florissante qui lui a permis d'envoyer ses enfants étudier en Inde. De retour au Népal au bout de cinq ans, Tsering a dédaigné le business familial pour la caméra, mais s'est installé avec sa famille dans le quartier de son enfance, à Kapan, dans le nord-est de la capitale.

C'est sur cette même colline, autrefois peuplée de rizières et de chiens errants, que sont venus ●●●



Le temple bouddhiste Gomba Sherpa, à Katmandou, est un point de chute rassurant pour les Sherpas descendus des vallées, qui se sentent perdus dans cette ville d'un million d'habitants.

LA CAPITALE NÉPALAISE, PLEINE DE PROMESSES, AGIT COMME UN AIMANT SUR LES HABITANTS DES VALLÉES



Le quartier sherpa Kapan, à Katmandou, s'est formé petit à petit, depuis le boom de l'alpinisme dans les années 1980. 23 000 personnes, soit la moitié de la communauté, vivraient dans la capitale.



Sona Sherpa prépare le repas dans sa cuisine spacieuse. Avec son mari, Pertemba, qui a fait carrière comme guide sur l'Everest, elle fait partie de la nouvelle classe moyenne népalaise.

WILL SHERPA VEUT DEVENIR PILOTE, COMME SON PÈRE ; SA SŒUR, MÉDECIN, PROFESSEUR OU ACROBATE

●●● s'installer un grand nombre de Sherpas depuis les années 1980. Ils seraient aujourd'hui plus de 23 000 à vivre à Katmandou – environ la moitié des membres de l'ethnie. Cette importante communauté, loin des montagnes, tente de préserver sa culture et ses traditions bouddhistes. Elle possède son propre monastère, le Gomba Sherpa, construit il y a quarante ans pour adoucir le déracinement des premières générations débarquées dans la tumultueuse capitale et qui réunit des milliers de fidèles à chaque grande «puja». Des cérémonies religieuses qui, en ce

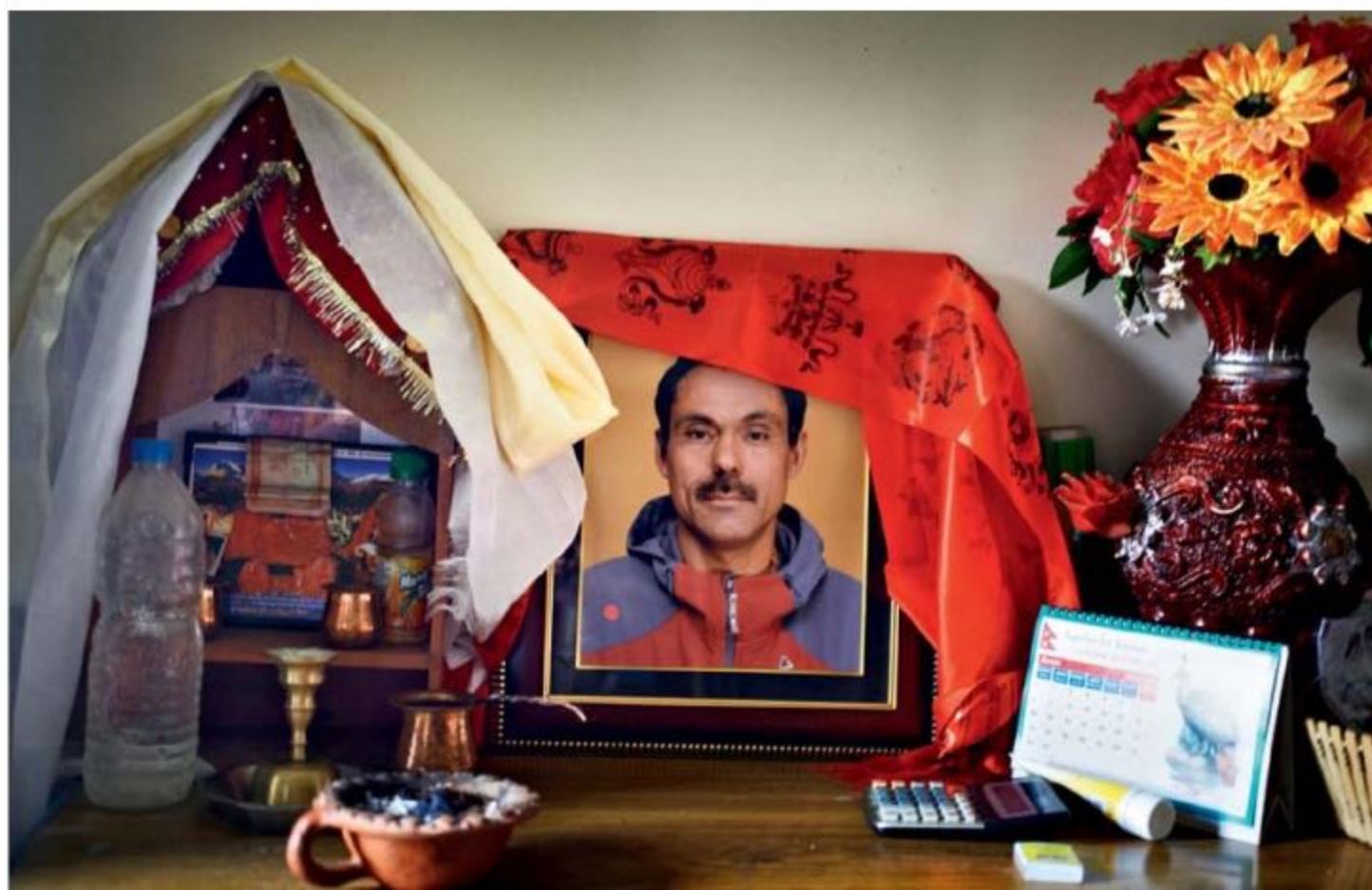
mois d'avril, début de la saison des treks de printemps, fleurissent dans le quartier. Accompagnés de tambours entêtants, des psaumes s'échappent des maisons décorées de drapeaux multicolores. Derrière une table couverte d'offrandes – une pyramide de pommes et une flasque de whisky entamée –,

deux moines invoquent d'une voix rauque la protection des dieux pour Nzime Sherpa, qui s'apprête à affronter l'Everest pour la quatrième fois. Pour cette expédition, le jeune guide touche 1 800 euros, plus une prime de 40 euros par kilo porté : 18 en montée, 30 à la descente. A peine de quoi couvrir les frais de scolarisation annuels de ses deux filles dans un bon établissement de Katmandou... «Les autres treks paient très peu, alors, avec des enfants en bas âge, on n'a pas le choix, c'est l'Everest ou rien», constate Nzime, un peu inquiet de braver la montagne. L'an dernier, il a échappé de justesse à la grande avalanche. Mais la récompense est là : ce matin, ses filles ont rapporté de l'école les résultats de leurs examens, réussis avec les félicitations. Les gamines déchiffrent fièrement les notes obtenues, matière par matière, pour leur père, analphabète. Des larmes perlent au coin des yeux du colosse, quand il découvre sa sueur convertie en diplôme. L'assurance, pour sa descendance, d'un avenir plus doux.

Des montagnes, les Sherpas ont emporté leur légendaire opiniâtreté pour l'appliquer au monde



Des offrandes sont faites aux dieux lors des «puja», des cérémonies bouddhistes organisées avant une ascension. Pourtant, certains ne reviennent pas. Dorge Khatri Sherpa (ci-contre), guide sur l'Everest, a péri avec seize autres sherpas dans une avalanche le 19 avril 2014. Pour la première fois, le gouvernement a pris en charge l'éducation des enfants des victimes.





A Dongang, dans la vallée du Rolwaling, on vit presque coupé du monde, à l'écart du développement, de la santé et de l'éducation. Et loin des préoccupations du gouvernement népalais.

moderne et défendre leurs intérêts. Longtemps absente de la vie politique, dans un pays dominé par les castes brahmanes, la communauté compte aujourd'hui trois représentants parmi les 601 membres de l'Assemblée constituante. Engoncé dans un costume mal taillé, Ongdi Sherpa, la cinquantaine, semble un peu écrasé par le poids de ses nouvelles responsabilités. Être un élu sherpa, c'est, explique-t-il, devenir le porte-voix d'un peuple traditionnellement silencieux, longtemps tenu à l'écart du développement, de la santé et de l'éducation. «La dure réalité de nos vies échappe complètement au gouvernement, dit-il. On alloue le même budget aux régions centrales et aux districts isolés, comme si construire une école à Katmandou et une à 4 000 mètres d'altitude représentait le même coût !»

Seule certitude : aucun enfant du capitaine n'ira se casser les reins à porter les sacs des touristes

Depuis son élection, Ongdi Sherpa se bat également pour que les bénéfices générés par le tourisme des montagnes bénéficient davantage aux Sherpas. Ces derniers se sont longtemps sentis floués, mais les choses commencent à changer. «Nous ne sommes plus le peuple de paysans ignorants qui n'entend rien à l'argent, explique fièrement le capitaine Pasang Norbu Sherpa, à la tête de Mountain Helicopters, société qui assure des vols au-dessus de la chaîne himalayenne pour 2 500 dollars de l'heure. Nous pesons de plus en plus lourd sur l'économie népalaise et sommes la seule ethnie du pays à connaître une évolution

aussi rapide.» Chemise ornée de galons dorés aussi impeccable que son anglais, enfants scolarisés dans les meilleures écoles de la capitale «où étudient les membres de la famille royale», ce fils d'analphabètes goûte sa réussite. Le capitaine se décrit comme un «Sherpa moderne», allant jusqu'à prénommer son fils Will, premier garçon d'une longue lignée à ne pas porter le nom du jour de la semaine où il est né, comme le veut la coutume sherpa. «Dans quelques années, il n'y aura plus que des Kelly et des Jordan Sherpa», s'amuse Pasang, alias Vendredi. Will le pionnier veut devenir pilote, comme son papa ; sa sœur, médecin, professeur ou acrobate.

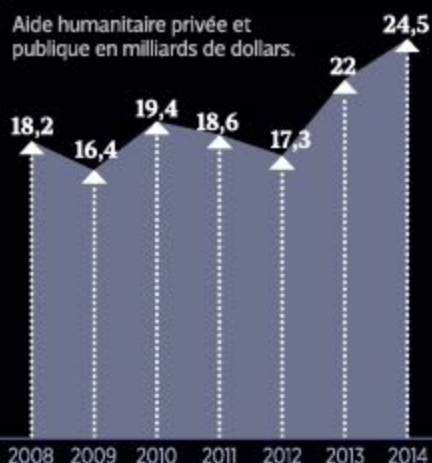
Seule certitude : aucun des enfants du capitaine Pasang Norbu Sherpa n'ira se casser les reins à porter les sacs des touristes ni risquer sa peau sur les pentes de l'Everest. Pour cette nouvelle génération, l'histoire est peut-être liée aux montagnes, mais pas l'avenir. Quant aux Sherpas propriétaires de lodges et d'agences de trekking, Henri Sigayret, l'alpiniste français, spécialiste reconnu de cette ethnie à laquelle il a consacré une grande partie de sa vie et une dizaine d'ouvrages, leur pronostique un avenir de «Chamoniard» – ce qui, dans sa bouche, ne sonne pas comme un compliment : «Comme ces anciens premiers de cordée devenus obsédés par l'argent». Et d'ironiser sur ce jour incertain où les Sherpas, reconvertis en businessmen, graviront l'Everest vêtus d'une chemise repassée et munis d'un attaché-case. ■

Manon Quéroutil-Bruneel

LE MONDE EN CARTES

L'AIDE INTERNATIONALE FAIT UN BOND DEPUIS DEUX ANS

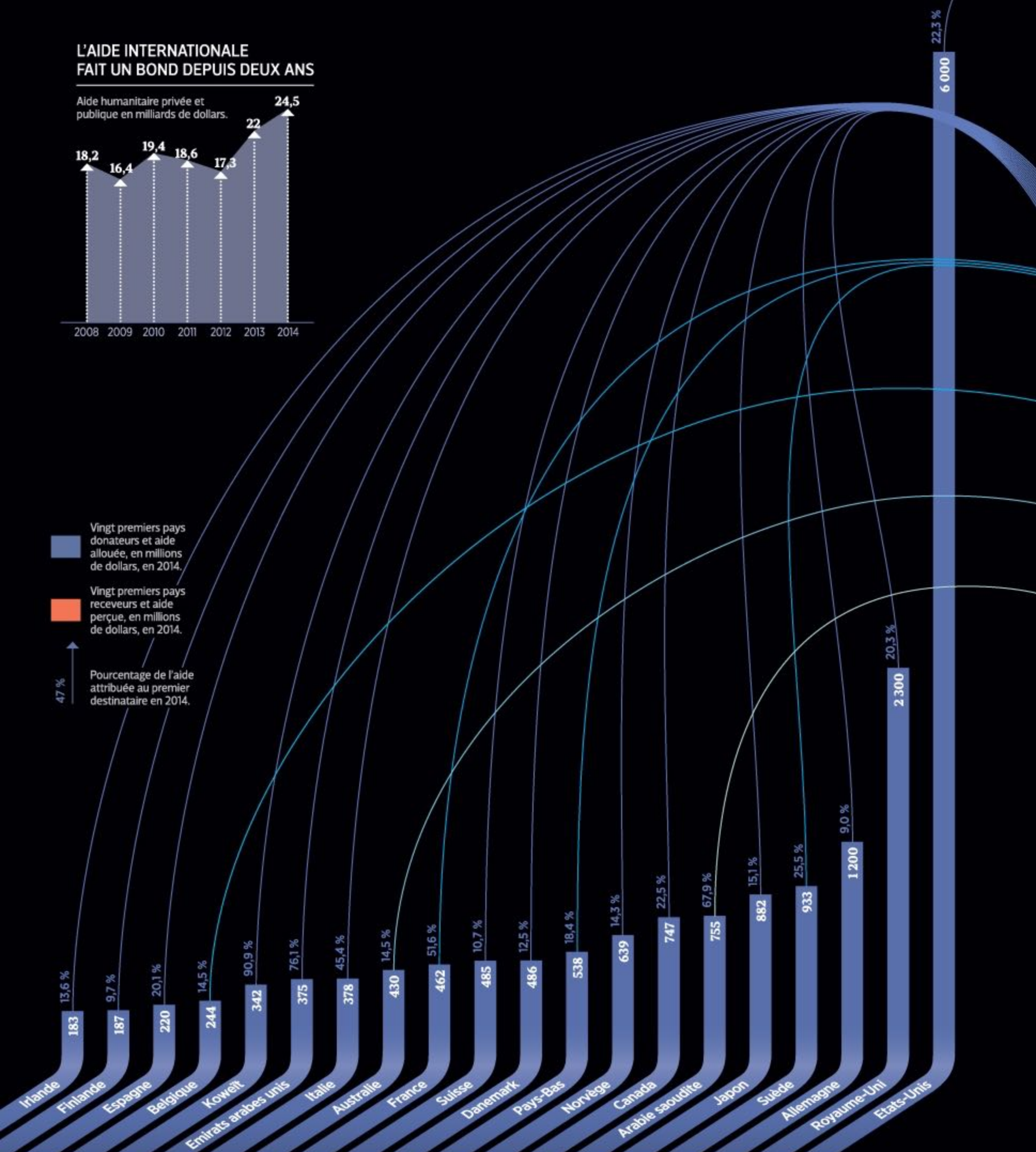
Aide humanitaire privée et publique en milliards de dollars.



Vingt premiers pays donateurs et aide allouée, en millions de dollars, en 2014.

Vingt premiers pays receveurs et aide perçue, en millions de dollars, en 2014.

Pourcentage de l'aide attribuée au premier destinataire en 2014.



AIDE HUMANITAIRE QUI DONNE À QUI ?

PAR LAURE DUBESSET-CHATELAIN (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

Plus de vingt-quatre milliards de dollars. Jamais les gouvernements et le secteur privé (fondations, entreprises, ONG et particuliers) n'avaient versé autant pour soulager des populations. Syrie, République centrafricaine, Irak, Soudan du Sud : en 2014, pour répondre à ces urgences d'une ampleur inédite, les Nations unies (qui gèrent la moitié de cette aide) ont sollicité les principaux pays donateurs, qui ont accentué leurs efforts. Les Etats-Unis confirment leur titre de premier contributeur en augmentant de 25 % leur participation, essentiellement destinée aux victimes de la guerre en Syrie et de l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest. Les pays du Golfe, eux, font une entrée remarquée dans le top des bienfaiteurs : l'Arabie saoudite et

les Emirats arabes unis ont respectivement triplé et quadruplé leurs versements, consacrés surtout aux déplacés irakiens et syriens. L'assistance aux réfugiés est d'ailleurs le premier poste de dépense des aides internationales, suivie par les secours alimentaire et médical. Les drames du Proche et Moyen-Orient et d'Afrique ont capté plus de la moitié des fonds, reléguant les autres au statut de « crises oubliées ». Les plans onusiens en Gambie, à Djibouti, au Sahel ou encore au Sénégal n'ont ainsi récolté que 2 à 11 % des objectifs. Il a manqué à l'ONU 7,5 milliards de dollars pour satisfaire les besoins évalués. Un écart qui continue de se creuser en 2015 : à la mi-juin, toutes crises confondues, seul un quart des dons sollicités par l'organisation avait été réunis. ■

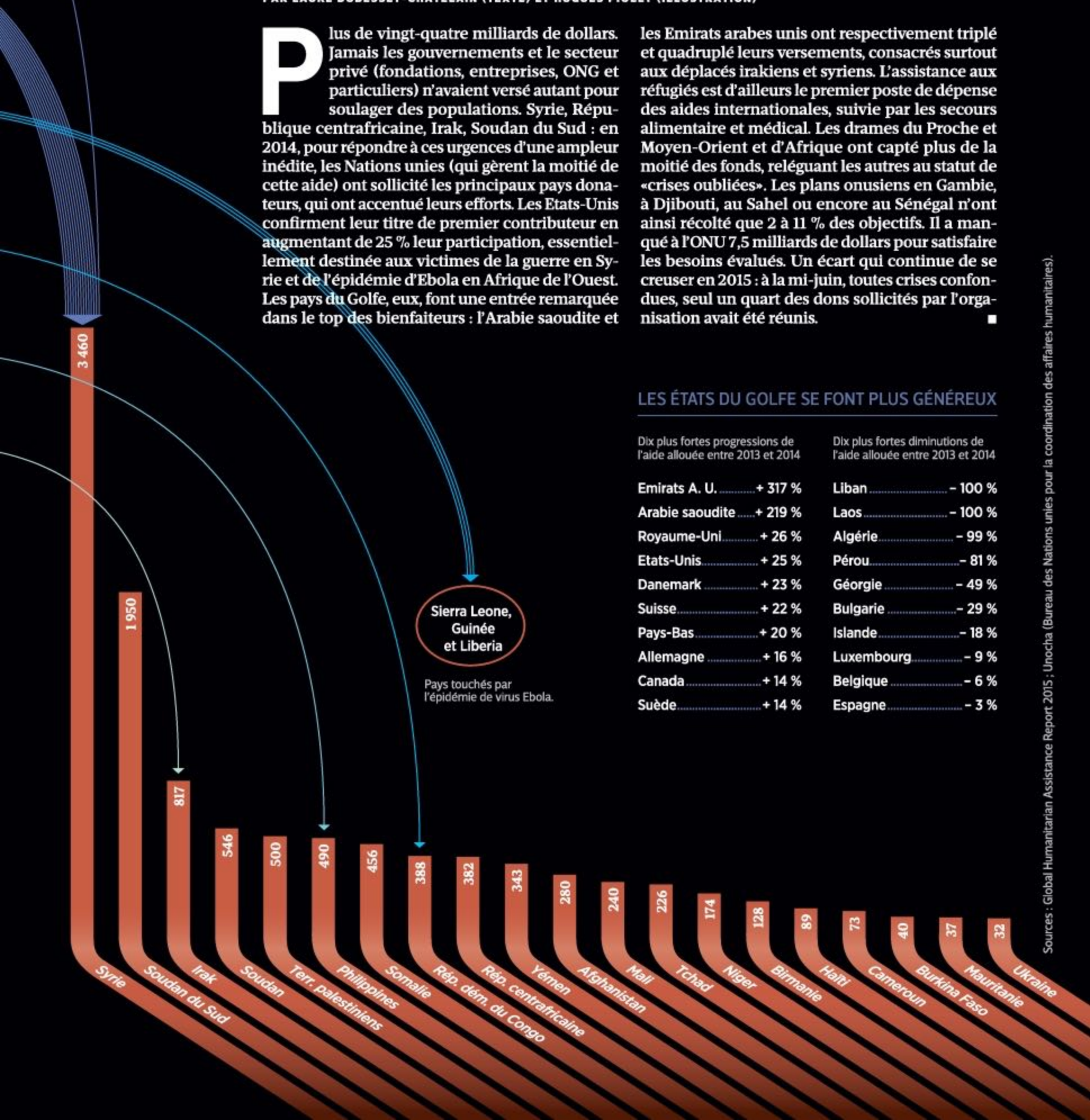
LES ÉTATS DU GOLFE SE FONT PLUS GÉNÉREUX

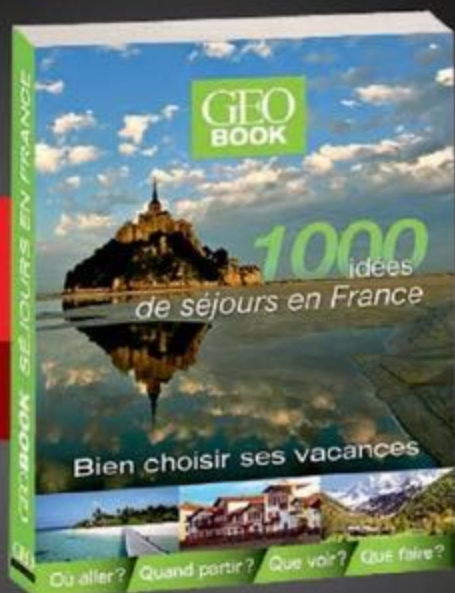
Dix plus fortes progressions de l'aide allouée entre 2013 et 2014

Emirats A. U.	+ 317 %
Arabie saoudite	+ 219 %
Royaume-Uni	+ 26 %
Etats-Unis	+ 25 %
Danemark	+ 23 %
Suisse	+ 22 %
Pays-Bas	+ 20 %
Allemagne	+ 16 %
Canada	+ 14 %
Suède	+ 14 %

Dix plus fortes diminutions de l'aide allouée entre 2013 et 2014

Liban	- 100 %
Laos	- 100 %
Algérie	- 99 %
Pérou	- 81 %
Géorgie	- 49 %
Bulgarie	- 29 %
Islande	- 18 %
Luxembourg	- 9 %
Belgique	- 6 %
Espagne	- 3 %





Prix abonnés

21€*
40

Prix non abonnés

22€
50

GEOBOOK SÉJOURS EN FRANCE 1000 idées de séjours

À mi-chemin entre beau livre illustré par de magnifiques photographies GEO et guide pratique détaillé pour choisir et préparer son séjour, ce GEOBOOK est l'outil indispensable pour choisir au mieux ses vacances en France.

- Les paysages, les villes ou l'artisanat à découvrir, les sites à visiter, les activités à pratiquer, les spécialités du terroir à goûter.
- Des suggestions insolites, des milliers d'idées de vacances, des informations claires et précises sur le type de vacances, l'affluence, les temps de transport, le coût des séjours.

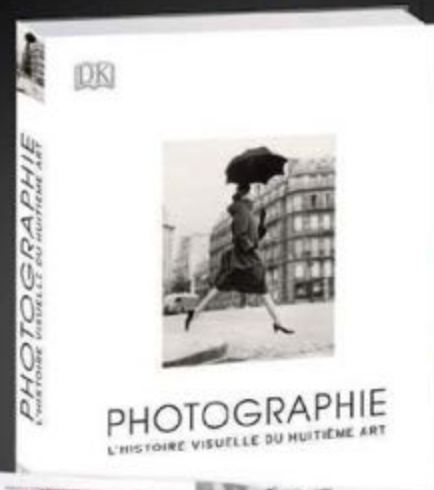
Editions GEO • Auteur : Collectif • Format : 18 x 24 cm • 400 pages • Réf. : 12981

PHOTOGRAPHIE La bible de la photographie

Cet ouvrage de référence retrace l'extraordinaire aventure de la photographie, depuis ses prémices en 1825 jusqu'aux plus récents développements de la technologie numérique.

On y suit l'évolution du 8^{ème} art au gré des avancées techniques et des travaux majeurs de ses pionniers. L'ouvrage explore les diverses applications de la photographie à travers l'histoire - reportages, propagande, publicité ou encore cliché artistique - posant la question fondatrice de savoir s'il s'agit d'un art ou d'une technique. Laissez-vous submerger par la force de ces clichés !

Auteur : Tom Ang • Format : 25,2 x 30,1 cm • 480 pages • Réf. : 13231

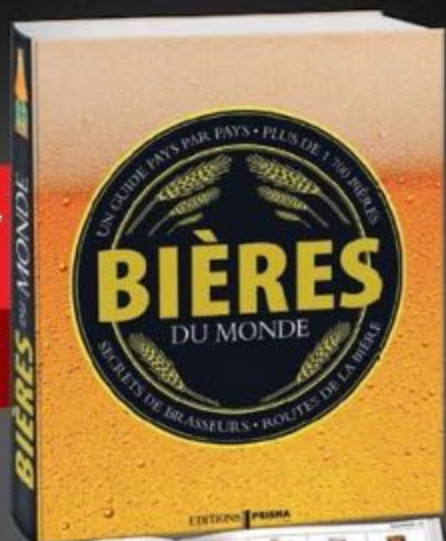


Prix abonnés

42€*
75

Prix non abonnés

45€



Prix abonnés

26€*
20

Prix non abonnés

27€
50

BIÈRES DU MONDE Le beau livre sur les bières du monde

Comment se fabrique la bière ? Quels en sont les différents types ?

Ce guide répondra à ces questions et à bien d'autres !

Ce livre passionnant explore la bière, un breuvage synonyme de dégustation, d'expérience, d'échange et de voyage. Que ce soit dans le Yorkshire, à Dublin, à Prague ou encore tout près de chez vous, pénétrez dans le vaste monde de la brassiculture : des lagers désaltérantes aux stouts copieuses, des blanches poivrées aux bières fruitées acidulées, des ales universelles aux bitters classiques. Plus de 1 700 bières sont passées en revue et il y en a pour tous les goûts !

Editions Prisma • Rédigé par des spécialistes • Format : 195 x 235 mm • 352 pages • Réf. : 12289



SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

LE COFFRET 3 DVD BRAIN GAMES

Testez votre cerveau !

Une surprenante et passionnante production qui présente le fonctionnement mystérieux et extraordinaire du cerveau humain !

Une série riche d'expériences interactives avec la participation de prestidigitateurs et illusionnistes mondialement connus ! David Copperfield nous montrera notamment combien il est facile de tromper le cerveau humain, et comment cet organe est capable d'influencer notre perception de la réalité. Le cerveau a des capacités surprenantes, mais jusqu'où pouvons-nous lui faire confiance ?

Collection National Geographic • Réf. : 12939



Prix abonnés
25€

Prix non abonnés
35€

- DVD ① : La Concentration
DVD ② : La Mémoire
DVD ③ : La Perception

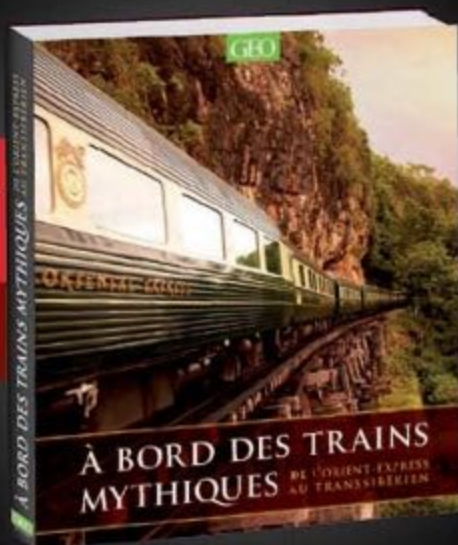
À BORD DES TRAINS MYTHIQUES

De l'Orient-Express au Transsibérien

Partez pour un voyage sur les rails du monde, avec des photos d'exception !

Dans ce beau livre GEO, découvrez l'histoire des trains les plus luxueux au monde, grâce à des cartes précises, des textes fourmillant d'anecdotes, des détails sur l'aménagement de chaque train ainsi que des photographies d'exception des paysages traversés. Montez à bord de l'Orient-Express, traversez l'Afrique du Sud grâce au Rovos Rail ou les grandes steppes de Russie dans le Transsibérien.

Editions GEO • Beau livre à la couverture cartonnée avec jaquette • Format 25 x 27,8 cm
192 pages • Réf. : 12910



Prix abonnés
28€⁵⁰
Prix non abonnés
29€⁹⁵

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

GEO438V

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard)

_____ Date d'expiration M M / A A

Cryptogramme _____

Signature : _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

Visuels non contractuels. Offre valable en France métropolitaine, jusqu'au 31/12/2015 dans la limite des stocks disponibles. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par Prisma Media de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être traitée. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe Prisma Media. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition aux informations vous concernant auprès du groupe Prisma Media. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de France.

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- ☐ Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
☐ Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an / 12 numéros).
☐ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Geobook Séjours en France	12981
Photographie	13231
Bières du monde	12289
Coffret 3 DVD Brain Games	12939
À bord des trains mythiques	12910

Participation aux frais d'envoi**

+ 5,95 €

☐ Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € : _____

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits



**GRANDE
SÉRIE 2015**

LA FRANCE NATURE

LA CORSE

L'île a su rester celle de toutes les beautés. Et ce grâce à ses habitants, amoureux de leur terre et fiers de la défendre. Du cap Corse à la pointe de Bonifacio, nos reporters ont rencontré ces anges gardiens de la nature. Et découvert au passage des miracles de biodiversité préservée.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET GWENN DUBOURTHOUMIEU (PHOTOS)



L'archipel des Lavezzi, bien connu des marins – la navigation y est dangereuse – est l'un des joyaux de la réserve naturelle des bouches de Bonifacio.

LA GUERRE DES CHÂTAIGNES A COMMENCÉ

ATTAQUÉS PAR UN INSECTE RAVAGEUR, LES CHÂTAIGNIERS SOUFFRENT ET TOUTE UNE FILIÈRE AGRICOLE EST MENACÉE. MAIS LA LUTTE BIOLOGIQUE EST EN MARCHÉ.

La castagne contre le cynips fait rage. Arrivé sur l'île en 2010 après avoir ravagé le continent, ce parasite d'origine asiatique détruit les récoltes (jusqu'à 100 % de perte) de châtaignes. Or tout un monde vit ici de cette production, la farine qui en est tirée bénéficie même d'une appellation d'origine protégée. Pour venir à bout du fléau, les professionnels se sont donc lancés dans une bataille sans merci. Leur arme : des microguêpes, «*Torymus sinensis*». Leur espoir : que les valeureuses bestioles, une fois lâchées en masse, pondent leurs œufs dans les gales formées par le cynips, empêchant ce dernier de se développer. «Les premiers résultats sont encourageants, mais le cynips ne disparaît jamais complètement, on peut juste espérer atteindre un équilibre», explique Carine Franchi, l'une des représentantes des producteurs. Une étude menée en Italie montre en effet qu'après quatre ans d'introduction de ces guêpes, la production remonte à 65% des rendements d'autrefois. Insuffisant, mais l'espoir est là. ■

GRANDE SÉRIE 2015

LA FRANCE NATURE

LA CORSE



Sur les hauteurs du village de Pianu (Haute-Corse), Carine Franchi prépare un lâcher de «*Torymus sinensis*», des guêpes chargées de lutter contre le fléau du cynips.

DES OASIS AUTOUR DU LAC DE MELO

SUR LE TOIT DE L'ÎLE, PRÈS DE CORTE, DES BASSINS CRISTALLINS SONT UN MIRACLE DE BIODIVERSITÉ. DEPUIS DIX ANS, LES SCIENTIFIQUES SONT À LEUR CHEVET.

Ces curieux puits d'eau entourés de pelouses alpines parsèment les montagnes corses, comme ici dans le massif du Monte Rotondo, à 1 800 m d'altitude, en amont du lac de Melo. Les pozzines, ainsi que les nomment les locaux, sont des écosystèmes rares. Le taux d'endémisme y est supérieur à 40 %, avec quantité d'espèces : reptiles, amphibiens, poissons. Mais la merveille attire les foules et, l'été, ces bassins d'altitude sont un rêve de fraîcheur, si bien qu'il peut s'y trouver jusqu'à 2 000 visiteurs par jour ! Depuis dix ans, on cherche à protéger ces oasis. « Nous dressons un état des lieux chaque année sur une dizaine de sites : suivi du pH de l'eau, des températures, prélèvements... » indique Pierre-Jean Albertini, de l'Office de l'environnement corse (OEC). Gelée six mois par an, l'eau a beau être cristalline, elle n'en subit pas moins des pollutions animales (déjections), humaines ou atmosphériques. Or ces retenues sont une ressource en eau potable pour les communes de la vallée. D'où l'intérêt de les surveiller comme un trésor précieux. ■



GRANDE SÉRIE 2015

LA FRANCE NATURE

LA CORSE



Début mai, la fonte des neiges a commencé. Pierre-Jean Albertini (à droite) et Laurent Sorba, de l'OEC, étudient l'eau des pozzines.

GRANDE SÉRIE 2015

LA FRANCE NATURE

LA CORSE



Ce cerf élaphe de Corse, bientôt relâché en pleine nature, rejoindra 1 400 de ses congénères vivant à l'état sauvage dans le parc naturel régional.

C'EST OFFICIEL : LE CERF A REPRIS LE MAQUIS

SON BRAME RÉSONNE À NOUVEAU ! ENDÉMIQUE,
LE «PETIT CORNU» A RÉUSSI SA RÉAPPARITION.
DES RETROUVAILLES AVEC UN TERRITOIRE
QU'IL PEUPLAIT DÉJÀ IL Y A TROIS MILLÉNAIRES.





La vallée d'Asinau, dominée par les aiguilles de Bavella, est le premier site sur lequel le cerf a été réintroduit à partir de 1998. Aujourd'hui, on y trouve environ 400 bêtes.

**MODESTEMENT CORNU,
PETIT, LÉGER,
L'ANIMAL FAIT LA FIERTÉ
DU PARC NATUREL**

Mille ans avant notre ère, il faisait déjà partie du monde de la forêt. Et puis, un jour, vers la fin des années 1960, dans une totale indifférence, le cerf de Corse («*Cervus elaphus corsicanus*») s'éclipsa. Victime des chasseurs, des braconniers et de la pression agricole. Ce fut une perte historique : l'animal n'était pas n'importe qui. Modestement cornu, plus petit (1,10 mètre) et moins lourd (130 kilos) que son cousin continental (1,30 mètre et 200 kilos), il ne vivait qu'ici et en Sardaigne. Sur l'île voisine, justement, quelques cervidés subsistèrent. Cela permit le lancement d'un programme d'élevage visant à restaurer cette race disparue. A partir de 1985, le parc naturel régional de Corse introdui-

sit quatre cerfs sardes sur un enclos de dix hectares mis à disposition par la commune de Quenza (Corse-du-Sud). «Il fallut attendre 1998 pour le premier lâcher en pleine nature», se souvient Stevan Mondoloni, responsable scientifique du programme. Puis douze autres réintroductions dans cinq secteurs (La Caccia-Ghjunsani, le Vénacais, les Deux-Sorru, le Fium'Orbu et l'Alta Rocca) suivirent jusqu'en 2014, pour un total de 250 cerfs issus d'élevage réintroduits. Aujourd'hui, le grand retour du roi du maquis est l'une des fiertés du parc. La population, qui se reproduit désormais à l'état sauvage, atteint les 1 400 têtes. Signe que la beauté sauvage de l'île lui sied parfaitement. Comme il y a trois mille ans. ■



Vers Moltifau, Stevan Mondoloni et un responsable de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage recensent les bêtes équipées d'un émetteur.



Gladys Comiti, responsable de l'enclos de Quenza, nourrit les faons. Les cerfs sont élevés dans divers sites similaires avant leur acclimatation à l'état sauvage.

CAP SUR LE NOUVEAU PARC MARIN

LA CRÉATION D'UNE ZONE PROTÉGÉE AU LARGE DU CAP CORSE, OÙ ABONDENT DAUPHINS ET CORAUX, EST EN MARCHÉ. OBJECTIF : CONCILIER BIODIVERSITÉ ET DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE.

On n'en connaît pas encore la date de naissance. «En 2017 ou 2018, mais tout reste à faire», dit Ronan Lucas, le responsable de la mission d'étude pour la création d'une aire marine protégée autour du cap Corse. C'est à lui que revient la délicate tâche de réunir les acteurs : collectivité territoriale de Corse, communes, plaisanciers, pêcheurs, gestionnaires d'espaces protégés... Un parlement des usagers de la Grande Bleue, en somme. Le périmètre pourrait s'étendre jusqu'aux eaux italiennes en allant de la commune de Belgodère en Balagne, sur la côte ouest, à Bastia, sur la côte est. La zone engloberait la réserve naturelle de Finocchiarola et ses trois îlots désertiques. «S'il faut prendre le temps pour aboutir à un consensus, c'est que les enjeux ne manquent pas», dit Ronan Lucas. Les fonds coralliens sont remarquables, la population de dauphins reste l'une des plus importantes de Méditerranée. Quant à la langouste rouge, bien qu'en recul, elle fait encore vivre les pêcheurs. Lesquels sont devenus les premiers promoteurs du projet. ■

GRANDE SÉRIE 2015

LA FRANCE NATURE

LA CORSE



Déjà classées en réserve naturelle, les îles Finocchiarola, au nord de l'île, seront l'un des bijoux terrestres du futur parc marin du cap Corse.

LES VILLAGES RELIÉS PAR LES DÉFRICHEURS

DANS LES BRUMES DU NEBBIO, QUAND LES CHEMINS
MULETIERS ET LES PISTES D'ESTIVE SE DÉVOILENT SOUS
LA BROUSSAILLE, LE PAYSAGE RETROUVE SON ÂME.

A l'instar du fameux GR 20, tout un maillage de petits sentiers irriguent la Corse et forment des itinéraires d'exception. Mais au nord de l'île, faute d'entretien, ces voies plusieurs fois centenaires ont fini par dépérir. «Des pans entiers de nos paysages se sont évaporés sous la végétation, alors nous avons décidé de sortir les tronçonneuses», raconte François Tomasi, de l'association A leia («le lien»). Porté par des bénévoles passionnés, le projet mobilise les quatorze communes du Nebbio. A Saint-Florent, les collégiens participeront à la rentrée au défrichage et au balisage. «Pour les habitants, c'est une bénédiction, justifie François. La route oblige à des kilomètres de détours en voiture, mais l'ancien lien piétonnier est un raccourci entre les villages.» A la clé, dans trois ans, un nouveau parcours de randonnée «mare a mare», de Bastia à L'Île-Rousse. Larges d'un à trois mètres, ceints de murets en pierre sèche, ces chemins, efficaces pare-feu, permettront aussi de redécouvrir quelques chapelles de style roman pisan (XII^e siècle) qui dorment sous les ronces. ■



GRANDE SÉRIE 2015

LA FRANCE NATURE

LA CORSE



Guides de montagne, Julien Bouchaud (à d.) et Simon Tasei (à g.) rouvrent les «chjassi è monti» («chemins de montagne»), entre Murato et Rapale (Haute-Corse).



LES TRÉSORS RETROUVÉS DE BIGUGLIA

Fabriquée à partir d'œufs de mulets, cette poutargue (photo) est plus qu'un régal : c'est un symbole. Celui d'un étang où depuis vingt ans on préserve la ressource. Près de Furiani, la plus grande zone humide de l'île (1 450 ha) avait failli sombrer au tournant des années 1990, menacée par la pollution et l'urbanisme. Le département de Haute-Corse acheta le site pour y créer, autour d'un ancien fortin désormais transformé en écomusée, la réserve naturelle de l'étang de Biguglia. Une réussite. «L'eau a une salinité qui varie d'un bout à l'autre des onze kilomètres de long de l'étang, d'où une grande variété d'écosystèmes», explique François Pasquali, le conservateur du site. Et ce bassin de faible profondeur accueille plus de 30 000 oiseaux, dont la foulque macroule et le fuligule milouin, ainsi que la cistude d'Europe, une espèce de tortue menacée. ■

LES LAVEZZI, UN MODÈLE DE PROTECTION

Eau turquoise, blocs de granit aux formes étranges, langues de sable blanc s'étirant au hasard de criques isolées... Les îles Lavezzi sont le joyau de la réserve naturelle des bouches de Bonifacio, immense zone protégée de 80 000 hectares. À l'exception de l'îlot de Cavallo, l'archipel est inhabité, et sous protection renforcée depuis 1982. Même si la fréquentation s'avère plus importante en été (jusqu'à 20 000 visiteurs par jour en août) et la pression des plaisanciers de plus en plus en forte, le travail mené par les écogardes fait figure de modèle en vue du parc marin international corso-sarde qui est en projet. Le maintien d'une flore hors du commun (près de la moitié des végétaux remarquables de Méditerranée) a joué son rôle d'attraction pour la faune ailée : les oiseaux s'y sentent bien. Nombre de migrateurs s'y reproduisent désormais, comme le goéland d'Audouin ou le martinet pâle. Sous les profondeurs translucides des Lavezzi ondulent aussi les plus beaux herbiers de posidonie de la Grande Bleue. Ces «arbres aquatiques» abritent une multitude d'organismes dont se nourrissent poissons, oursins, étoiles de mer et langoustes.

LES CARGOS S'UNISSENT POUR LES BALEINES

L'année dernière, le corps tailladé par les hélices d'un pétrolier, un rorqual commun échoua sur une plage corse, sur le rivage de la commune de Portigliolo, dans le golfe du Valinco (Corse-du-Sud). Depuis, la préservation des cétacés devient enfin un sujet de préoccupation. Déjà une dizaine de navires marchands, dont ceux des compagnies SNCM et La Méditerranéenne, participent à un programme porté par les Souffleurs d'écume, une association de sauvegarde des baleines en Méditerranée. L'idée : un logiciel de bord permet de signaler aux autres bateaux la présence de baleines et de calculer rapidement une zone de risque, dans laquelle les navires doivent adapter leur vitesse afin d'éviter toute collision. Ce type d'accident maritime est en effet la principale cause de mortalité des grands cétacés.

Une trentaine de mammifères marins sont tués chaque année en Méditerranée suite à une collision. Ce chiffre est inquiétant au regard d'une population globale limitée à 2 000 individus dans la partie septentrionale de cette mer quasi fermée et où se concentre la majorité des cétacés (cachalots, dauphins, rorquals communs). Pour être efficace, le système devra être étendu à tous les navires.

DES PARFUMS, LE NEZ AU VENT

Quand on suit Stéphane Rogliano dans ses randonnées aromatiques, on se dit que l'île de Beauté aurait dû s'appeler l'île aux senteurs. « Ici se trouvent quelques-uns des derniers espaces sauvages d'Europe : pour les odeurs, il y a peu d'équivalent ailleurs », explique l'horticulteur-botaniste également accompagnateur en montagne. Sa double casquette est un viatique parfait pour cet homme à la soixantaine fougueuse qui explore la biodiversité olfactive de la Corse sauvage, avec un talent fou pour « ouvrir les narines des autres ». Ses itinéraires entre Porto-Vecchio et Bonifacio, Stéphane Rogliano a fini par les nommer « Balades avec un



nez» (infos sur plante-aromatique.com). Myrte, arbousier, lentisque, genévrier, immortelle, thym des montagnes... C'est un tourbillon. « Encore faut-il savoir s'y prendre, prévient le guide. Les effluves varient selon la saison, la météo, l'heure de la journée. En Méditerranée, ils se nichent souvent au cœur du feuillage, et non dans la fleur. Du coup, humer le maquis revient à apprendre à caresser les feuilles, les froisser, les chauffer entre les mains. » La pérégrination dure trois bonnes heures. Le nez du promeneur en ressort plus aguerri.

UNE FORÊT POUR LES TORTUES

Ne pas se fier à ses allures de parc d'attractions. A Moltifao (Haute-Corse), le Village des tortues est un lieu d'une importance scientifique et pédagogique majeure. A l'entrée des gorges de l'Asco, une forêt de chênes verts séculaires abrite une réserve consacrée à la préservation des tortues d'Hermann. Mesurant vingt centimètres adulte pour trois kilos, celles-ci sont les dernières tortues terrestres françaises, une espèce des plus menacées, inscrite « en danger » sur la liste de l'Union internationale pour la conservation de la nature. Le site, géré par le parc naturel régional de Corse, participe à un plan de restauration national. Le groupe de tortues d'Hermann vit en semi-captivité mais, à terme, il s'agira de procéder à leur réintroduction en milieu naturel. Afin d'informer le public sur leur statut précaire et les principales menaces qui pèsent sur elles, tout est ouvert à la visite : l'enclos de reproduction, celui des juvéniles, l'écloserie et la nurserie. Passionnant.

LE PETIT MONDE DU PIN LARICIO

Une recette de la biodiversité à la sauce corse ? Elle compte trois ingrédients vertueux : pin laricio, mouflon et gypaète barbu. Chacun a bénéficié au cours de la dernière décennie du programme de financement européen Life pour la sauvegarde de l'environnement. Tout débute entre 1 000 et 1 700 m, où s'épanouit le pin laricio. Arbre géant (jusqu'à cinquante mètres de haut) à l'écorce argentée, ce résineux est la clé de voûte d'un écosystème complexe. Sa protection, en particulier contre les incendies, garantit la destinée de nombreuses espèces. Sa frondaison héberge par exemple jusqu'à vingt-huit espèces d'oiseaux, dont la sittelle corse, le seul passereau endémique de France. Surtout, au sol, le pin sert d'abri privilégié au mouflon corse. Disparue au XIX^e siècle en raison d'une chasse excessive, l'espèce a bénéficié de mesures visant à l'augmentation des populations grâce à des lâchers d'animaux élevés en enclos. Un retour qui doit favoriser celui du gypaète barbu. Ce grand vautour, dont on dénombre seulement six couples, est menacé d'extinction sur l'île. Or il se nourrit des carcasses des mouflons et sert de « nettoyeur » de la nature, évitant que les parasites ne contaminent les cours d'eau et... le pin laricio.

TOU
GEO
S'OFFRE
À VOUS !

1, 2 ou 3 ABONNEMENTS !



1 abonnement

30%
DE REDUCTION*

OFFRE ESSENTIELLE

GEO

12 n^{os} par an

**Tous les mois,
découvrez un nouveau
monde : la terre !**

Rêves ou projets d'évasion, compréhension du monde et de ses enjeux... découvrez avec GEO, un magazine qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

Reportages, photographies d'exception, sujets approfondis, recul...

GEO vous offre un nouveau regard sur le monde.



2 abonnements

40%
DE REDUCTION*



OFFRE DUO

GEO Hors-Séries

6 n^{os} par an

**6 fois par an,
un hors-série
pour aller plus loin !**

Parce que votre curiosité est insatiable, GEO vous propose 6 hors-séries par an qui permettent d'approfondir un sujet spécifique.

GEO pose son regard sur les thèmes qui vous passionnent et vous offre un panorama complet de la question traitée.



VOS AVANTAGES ABONNÉS



Bénéficiez d'une **réduction importante** par rapport au prix de vente au numéro.



Recevez votre **magazine chaque mois à domicile** pour ne rater aucun numéro.



Bénéficiez d'**offres privilégiées** pour compléter votre collection GEO.

CUMULEZ LES AVANTAGES !



3 abonnements
45%
DE REDUCTION*

OFFRE TRIO
GEO Histoire
6 n°s par an

**Tous les deux mois,
revivez les grands
événements de l'histoire !**

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'Histoire avec l'excellence journalistique de GEO. Moments forts en images, documents inédits, entretien avec un grand historien, magnifiques visuels en 3D... retrouvez dans chaque numéro une fresque complète d'un grand moment de notre histoire !



Vous pouvez **gérer**
votre abonnement
sur www.prismashop.fr

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 ■ Services abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

☐ Je m'abonne à **L'OFFRE TRIO**

GEO (1an/12n°) + **GEO HISTOIRE** (1an/6n°)
+ **GEO HORS-SERIES** (1an/6n°) soit 1 an/24 n°s pour **81€***

45%
DE REDUCTION

☐ Je m'abonne à **L'OFFRE DUO**

☐ **GEO** + **GEO HISTOIRE** (1an/18n°) pour **66€***
☐ **GEO** + **GEO HORS-SERIES** (1an/18n°) pour **66€***

40%
DE REDUCTION

☐ Je m'abonne à **L'OFFRE ESSENTIELLE**

GEO (1an/12n°) pour **45€***

30%
DE REDUCTION

2 JE REMPLIS LES COORDONNÉES

Je souhaite m'offrir cet abonnement, j'indique mes coordonnées :

☐ Mme ☐ M (Civilité obligatoire)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

e-mail :

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du Groupe Prisma Media et celles de ses partenaires.

Offrez vous !

Je souhaite offrir cet abonnement, j'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement : ☐ Mme ☐ M (Civilité obligatoire)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

e-mail :

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du Groupe Prisma Media et celles de ses partenaires.

Offrez !

3 JE RÈGLE MON ABONNEMENT

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

N° :

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration :

Signature :

GEO438D

L'abonnement c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964**

*Prix de vente au numéro. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par Prisma Media de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe Prisma Media. Conformément à la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition aux informations vous concernant auprès du groupe Prisma Media. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de France. Les tarifs indiqués sont garantis pendant 6 mois à compter de la date d'abonnement. Au-delà des 6 mois d'abonnement, les tarifs pourront être modifiés en fonction de l'évolution des conditions économiques.

EN LIBRAIRIE

UN GUIDE PRATIQUE POUR LES PASSIONNÉS DE COLS (À VÉLO)



Chaque année à l'occasion du Tour du France ou du Giro en Italie, les plus grands coureurs cyclistes du monde se disputent les différents titres. Aux yeux du public comme des experts, les épreuves de montagne sont un spectacle qui révèle la pugnacité et l'endurance des sportifs. Sur la Grande Boucle, ils se battent pour décrocher le maillot à pois du «meilleur grimpeur», dans des paysages à couper le souffle, qui font de cette performance physique l'un des points forts de la plus difficile des courses à vélo.

«Sommets mythiques» est à la fois une bible pour ceux qui rêvent de défier des géants comme le célèbre Tourmalet, le Ghisallo ou l'Alpe-d'Huez, et l'ouvrage de référence pour les amateurs de courses cyclistes en Europe. Partez sur les routes des plus beaux sommets d'Autriche, de France, d'Italie, d'Espagne et d'ailleurs avec GEO, et découvrez les particularités de chaque col grâce aux données topographiques, aux cartes et aux récits d'ascensions mythiques. En selle !

«Sommets mythiques», 224 pp., éd. Prisma/GEO, 19,95 €, disponible en librairie.



BOLS D'AIR À LA CARTE

GEO et Dakotabox vous proposent un large choix de coffrets cadeaux. Séjours gourmands, week-ends authentiques ou escapades de charme en France... ce sont mille occasions de faire profiter votre entourage de moments privilégiés dans des lieux au cadre prestigieux et au caractère unique, avec vue sur les vallons verdoyants d'Alsace ou les collines du pays de Gironne. Chaque coffret réserve des avantages appréciables, comme des activités ludiques en saison creuse et des réductions sur les nuits complémentaires. Avec en prime un calendrier d'affluence facilitant vos réservations. Laissez-vous tenter !

Coffret cadeau GEO/Dakotabox à partir de 69,90 €, www.dakotabox.fr

UN BEAU CADEAU POUR LES VACANCES D'ÉTÉ DES ASTRONOMES EN HERBE

Comment repérer les constellations ? Pourquoi certaines étoiles brillent-elles plus que d'autres ? Comment les planètes se sont-elles formées et de quoi sont-elles faites ? «Mon guide du ciel et des étoiles» est un livre plein d'images surprenantes et d'explications savantes dans lequel les lecteurs de 7 à 10 ans pourront trouver des réponses à leurs questions sur l'univers visible. Un guide ludique et passionnant pour explorer le ciel depuis sa fenêtre ou à l'occasion d'une balade nocturne. Sa pochette contient également deux posters, et

un cherche-étoiles est à télécharger puis à imprimer. De quoi ravir les explorateurs de l'espace infini et, qui sait, peut-être, susciter chez eux des vocations.



Pochette «Mon guide du ciel et des étoiles», 13,95 €, éd. Prisma/GEO jeunesse, disponible en librairie et rayon livres.

EN KIOSQUE

DES TRÉSORS VUS DU DRONE

Azay-le-Rideau, Chenonceau, Amboise, Cheverny, Ussé ou Chambord... On croit tout savoir des châteaux de la Loire. Et pourtant, une foule de détails nous ont toujours échappé. Grâce à un drone et au talent de deux pilotes chevronnés, le photoreporter Joan Bardeletti, collaborateur régulier de notre magazine, s'est approché au plus près des façades, toitures et tourelles, mais aussi des jardins et parcs alentour pour réaliser des clichés vertigineux de quatorze des plus belles bâtisses qui ont marqué l'histoire. Ces photos composent un hors-série GEO Collection exceptionnel, agrémenté d'un dépliant recto-verso sur le château de Chambord, avec les commentaires de son conservateur. Découvrez aussi notre guide pratique, avec idées de balades et suggestions de haltes pour le déjeuner à travers le val de Loire, près de chaque château. Une surprise grand format à offrir ou s'offrir.

GEO Collection «Les Châteaux de la Loire», 9,90 €, chez le marchand de journaux.



LE JAPON, CET INCONNU

Replongez dans les siècles qui, du XII^e au XIX^e, ont façonné l'identité de l'archipel nippon. Rivalités des seigneurs, batailles décisives, arrivée des Portugais, influence de la Chine... Fermé au monde durant un peu plus de deux cents ans, le pays n'aura cessé de développer ses particularismes, dont les plus connus sont les samouraïs, si fiers de leur code d'honneur, ou les geishas, artistes des maisons du plaisir. Mais ce numéro va plus loin, offre les premiers clichés pris par les Européens, raconte l'histoire étonnante de ce Français qui se mit au service du shogun et propose même un somptueux cahier d'art. Bref, avec cartes et chronologie, toutes les clés pour comprendre ce pays complexe et subtil. Qui fascine encore et toujours l'Occident. Mais que l'on connaît si peu.

GEO Histoire «Japon 1185-1867», 6,90 €, chez votre marchand de journaux.



SUR TABLETTE

UN OUTIL LUDIQUE ET PRATIQUE POUR PLANIFIER SES VOYAGES

Adaptée du best-seller GEOBOOK, l'application du même nom regroupe 110 destinations et plus de 6 000 idées de voyages. Un moteur permet à chacun de choisir sa prochaine destination en fonction de ses goûts, du climat, mais aussi de la distance, du coût, du décalage horaire ou de la durée du voyage.

Retrouvez pour chaque destination de superbes photos, des cartes (en format statique toujours accessible, et dynamique si vous êtes connecté), un panorama des spécificités régionales ainsi que des conseils pour mieux voyager. Un planisphère vous permet de garder une trace de vos voyages passés et futurs, et un quiz, avec des centaines de questions, de tester vos connaissances.

Disponible sur iPhone et iPad, 6,99 €.



À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Du lundi au vendredi à 12 h 30. Rediffusions. (43')

3 août : Le Jardin de Java ; 4 août : Les Chasseurs de serpents du Cambodge ; 5 août : Alerte aux alligators ; 6 août : SOS dauphins ; 7 août : Sumatra Vénus beauté ; 10 août : Le Train du Darjeeling ; 11 août : Des mustangs et des hommes ; 12 août : La Pologne des braconniers ; 13 août : Arizona : au pays des veuves noires ; 14 août : Les Petits Choristes de l'Oural ; 17 août : Le Désert de Gobi à dos de chameau ; 18 août : Le Toubib touareg ; 19 août : La Montagne sacrée du Daghestan ; 20 août : L'Ecosse des clans ; 21 août : Les Petits Cavaliers de Joaquim ; 24 août : Le train des Carpates ; 25 août : Les Açores : le sort des baleines ; 26 août : Sécheresse au royaume du Mustang ; 27 août : Sulawesi, les nomades de la mer ; 28 août : Pilotes du Nunavik.

Samedi 29 août, 19 h 55 : Camargue, la guerre des tellines (43'). Inédit. Pépites du sable des Saintes-Maries-de-la-Mer, les succulentes tellines – des petits coquillages profondément enfouis – exigent beaucoup d'abnégation de la part des pêcheurs qui les récoltent. Mais ce trésor est menacé par la voracité de certains intrus peu scrupuleux... **arte**

Vincent Freely / Medienkontor

À LA RADIO



Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Ecosse : une envie de liberté ■ Utah : seuls dans le Far West ■ «Made in China» : regard coloré sur l'usine du monde ■ La revanche des Sherpas
Le dimanche à 5 h 15, 8 h 25, 14 h 25, 20 h 50, 0 h 40.

LE MOIS PROCHAIN

héris.fr



CANADA L'APPEL DE L'OUEST

Les côtes majestueuses de la Colombie-Britannique, les prairies infinies de la Saskatchewan, Vancouver, Calgary... C'est la nouvelle Terre promise. Le monde entier vient tenter sa chance dans les provinces de l'Ouest canadien, porté par une économie dynamique et des métropoles en plein essor.

Et aussi...

- **Découverte.** Plages, musique, patrimoine... Haïti est aussi un rêve de voyageur.
- **Regard.** Entre ciel et mer, notre photographe a survolé les côtes du Mozambique.
- **Grand reportage.** L'homme et l'abeille : un lien millénaire, du Congo à la Nouvelle-Zélande.
- **Grande série «France sauvage».** En septembre : les pays de la Loire et les Charentes.

En vente le 26 août 2015

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.

Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)

Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement pour un an / 12 numéros : 49,90 €

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 -

e-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. (0041) 22 860 84 00 - Fax : (0041) 22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou

(Québec) H1J 2L5. Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expmag@expressmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 CAN \$ avec taxes

Etats-Unis : USACAN Media Corp 123A Distribution Way Building H-1, Suite 104 Plattsburgh, NY 12901. Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburgh

New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 -

e-mail : expmag@expressmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Claire Brossillon (6076)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070),

Nadège Monschau (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (6065)

Secrétaire : Corinne Barougier (6061)

Service photo : Christine Laviolette, chef de rubrique (6075),

Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084), Béatrice Gaulier (5943),

Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Premier secrétaire de rédaction : Vincent de Lapomardie (6083)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Anne Cantin, Véronique Cheneau,

Hugues Piolet et Jules Prévost.

Magazine mensuel édité par **P1 PRISMA MEDIA**

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing adjointe : Julie Le Floch

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188)

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450)

Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directeur de publicité : Arnaud Maillard (4981)

Directrices de clientèle : Evelynne Allain Tholy (6424),

Karine Azoulay (69 80), Sabine Zimmermann (64 69)

Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Céline Baudé (6467)

Responsable exécution : Rachel Eyango (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétariat : (5674)

Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Göttersloh, Allemagne

© Prisma Média 2015. Dépôt légal août 2015,

Diffusion Prestalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979.

Commission paritaire :

n° 0918 K 83550



Notre publication adhère à et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bop.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris

ARPP
Autorité de régulation professionnelle de la publicité



ACTUALITÉS COMMERCIALES

LA COLLECTION COCCINELLE 2015

Avec ses cinq séries spéciales, la Collection Coccinelle 2015, a tout pour séduire. Disponible en coupé ou cabriolet, cette nouvelle Collection s'équipe de haute technologie et surtout de style : sélectionnez celle qui vous caractérise (trendy, chic, fun, rétro ou sportive) et personnalisez davantage votre Cox grâce à une sélection d'équipements à la fois esthétiques et exclusifs, sans parler de sa jolie gamme de couleurs. Un vrai bijou !

www.volkswagen-coccinelle.fr



PULCO CITRONNADE, LA PARESSE A DU BON !



Pulco Citronnade fait peau neuve. En 2015, Pulco est de retour avec une bouteille plus estivale et plus citronnée ainsi qu'une nouvelle architecture de gamme : Pulco citronnade l'originale et quatre autres parfums (citronnade au Citron Vert, à la Cranberry, au Pamplemousse, à l'Orange).

www.pulco.fr

TAMRON
New eyes for industry



TAMRON & MARMARA ZOOMENT SUR LANZAROTE

Tamron & Marmara organisent jusqu'au 31 août 2015 un concours photo dédié à la «Photographie de Voyage». L'auteur de la meilleure série d'images remportera un objectif Tamron 16-300 mm dédié au voyage et un séjour pour deux personnes à Lanzarote. Pour participer à ce concours, rendez-vous sur la page Facebook du fabricant d'optiques photo japonaises : www.facebook.com/TamronFrance

ROQUEFORT SOCIÉTÉ® À SAUPOUDRER

Une innovation de rupture 100% fromage 100% plaisir. La marque Société® lance une délicieuse recette au Roquefort Société® et au fromage de brebis simplement séchés et râpés. Sans conservateurs ni additifs, ce nouveau fromage ravira les papilles de toute la famille. Cette création démontre, avec audace, que le Roquefort Société® se cuisine de mille et une façons, en toute simplicité. La nouvelle touche personnelle et créative à votre cuisine. Pratique, son sachet fraîcheur refermable garantit une longue conservation 1,89 € - Sachet de 150 g.

www.roquefort-societe.com



DORIANCE, ANTI-ÂGE SOLAIRE

Le rayonnement solaire est la première cause du vieillissement cutané. Dès que l'on s'expose à la lumière extérieure, la peau est soumise aux effets des rayons ultra-violet, susceptibles de provoquer des dommages cellulaires et d'entraîner à long terme un vieillissement prématuré de la peau. Doriance Anti-âge Solaire aide à combattre les signes de l'âge et donne au teint un joli hâle. Sa formule est conseillée à toutes celles qui profitent du soleil au quotidien (déjeuner en terrasse, sport en plein air, jardinage...) et qui souhaitent mieux préserver leur capital-jeunesse.

www.naturactive.fr



BALLANTINE'S BRASIL

From Scotland with a zest do Brasil. C'est de la rencontre du savoir-faire écossais et d'une coutume brésilienne ancestrale selon laquelle les Brésiliens ont l'habitude d'ajouter du citron vert dans leur spiritueux qu'est né Ballantine's Brasil, spiritueux à 35% alcool à base de whisky écossais, partiellement macéré avec des écorces de citrons verts brésiliens. Pour célébrer et partager ce mélange de cultures, Ballantine's Brasil part sur les routes et prendra place au sein de plusieurs festivals.

www.pernod-ricard.com

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.





New York m'aide à écrire mes romans

Guillaume Musso, l'écrivain le plus lu en France, est un amoureux de la Grosse Pomme.

La ville, qui a marqué son entrée dans l'âge adulte, continue depuis à l'inspirer. Dans son dernier roman, «L'Instant présent» (XO Editions), il nous fait plonger dans le New York qu'il a connu dans les années 1990.

GEO Quand avez-vous découvert New York ?

Guillaume Musso En 1993, à 19 ans. J'étais à un moment de ma vie où j'avais besoin de réaliser un acte symbolique pour marquer mon entrée dans l'âge adulte. Je voulais me prouver que je pouvais vivre seul, loin de mes repères. Je suis alors parti là-bas, avec mon sac à dos, durant plusieurs mois. Quand on arrive, au début, on se croit dans un film : les sirènes des voitures de police qui hurlent, les taxis jaunes... Les clichés sont vraiment là. Il est juste de dire que New York est une ville qui ne dort jamais et l'on ressent ce flux et cette énergie. A l'époque où j'y étais, c'était un coupe-gorge avec 2 500 homicides par an. Tout pouvait arriver : la plus belle histoire d'amour comme l'attentat le plus atroce. J'ai pourtant tout de suite eu l'impression d'être chez moi ! Non pas en termes de confort et de routine. J'éprouvais plutôt un sentiment de familiarité et d'être à ma place. Depuis, chaque fois

que j'y retourne, j'y trouve des germes de romans. Par exemple, j'y ai passé Noël 2010, l'année où j'écrivais «L'Appel de l'ange». J'en avais rédigé les trois quarts et je calais. Au moment de rentrer en France, une tempête de neige a paralysé la ville et nous sommes restés quatre jours de plus. Pendant ces journées, j'ai parcouru la ville enneigée, pris des photos. C'était fascinant. Et là, j'ai eu l'idée de bloquer mon héroïne dans New York. La fin du roman s'est écrite toute seule dès que je suis rentré à Paris.

Dans «L'Instant présent» vous décrivez la manière dont la ville a évolué au cours des dernières années...

Un changement évident est la disparition du sentiment d'insécurité. En 1993, on était bousculé, touché, abordé alors que maintenant on n'a plus peur lorsqu'on se promène. Et le nombre de touristes a explosé. Mais surtout, tous les quatre ou cinq ans, je découvre un nouveau New York. Aujourd'hui, la ville est plus écolo et tournée vers la high-tech. Il y a des gratte-ciel complètement neufs. L'esprit de New York, lui, reste intact. La ville se transforme tout en restant une cité très spéciale, très peu américaine. Un espace extraterritorial, une ville-monde. New York, comme Venise, tient ses promesses pour celui qui la visite... et elle ne ressemble qu'à elle-même.



Ce dollar est le premier qu'a gagné Guillaume Musso, en 1993. Il vendait alors des glaces et des milk-shakes dans une baraque du New Jersey. Le billet, qu'il a fait plastifier pour le protéger, n'a pas quitté son portefeuille depuis.

Qu'est-ce qui vous frappe chez les New-Yorkais ?

Ils sont toujours en mouvement. Faites une pause sur le trottoir, et regardez-les : d'un seul coup, vous avez l'impression que

vous allez être emporté par une vague ! C'est très bizarre car, d'ordinaire, je n'aime pas la foule, et New York ne devrait pas me plaire. Pourtant, j'adore parce que cette énergie-là est positive et se communique. Quand vous êtes là-bas, même fatigué, vous êtes contaminé par cette envie de faire, d'entreprendre, de voir des choses.

Quelle est votre saison préférée à New York ?

L'hiver. Je déteste la ville en été : c'est une fournaise. On passe des boutiques avec la climatisation à fond aux rues étouffantes. Les murs de la ville absorbent la chaleur. J'aime New York sous la neige, dans le froid, avec la fumée qui sort des canalisations et qui se cristallise au contact de l'air glacé. J'aime Manhattan pris par les glaces, les gens avec leurs bonnets, gants et écharpes, le vent qui vous fait mettre une demi-heure pour avancer de cent mètres, les déneigeuses dans les rues. Et au petit matin, quand la neige est tombée dans la nuit, l'impression que, dans cette ville d'habitude si bruyante, même les sons sont filtrés. Et qu'elle ralentit enfin, contrainte et forcée. ■

Des WC qui prennent soin de nous

Les WC lavants rencontrent le succès en Allemagne, en Suisse et au Japon. Ils séduisent aussi de plus en plus de Français, soucieux de confort et d'hygiène.

Rien de plus banal que d'aller aux toilettes : nous le faisons en moyenne 1 850 fois par an ! Un rite qui n'a pas beaucoup évolué au fil des années, mais que l'on peut transformer en geste d'hygiène, grâce aux avancées de la technologie. Les innovations sont d'ailleurs telles que l'on peut désormais parler de wc « intelligents ».

Des wc high-tech

Les toilettes ne sont pas l'endroit où l'on s'attend a priori à voir poindre la technologie. Et pourtant... les wc lavants de Geberit AquaClean sont étonnants à plus d'un titre. Première surprise : un détecteur de présence déclenche automatiquement une douce ventilation dès que l'on s'assoit sur le siège. Ce discret dispositif anti-odeurs n'a rien à envier à l'efficacité d'une VMC : les potentielles nuisances olfactives sont neutralisées à la source.

Des toilettes... à la toilette

Autre intérêt de ces wc : l'hygiène corporelle. En effet, d'une simple pression sur le tableau de commande (ou avec la télécommande), on déclenche une douchette escamotable qui lave le fessier. La puissance du jet d'eau, sa température et la course de la douchette se règlent à volonté. Une sensation de bien-être inédite et très agréable.

La douceur en prime

Véritable alliée de l'hygiène, l'eau nous fait profiter de tous ses bienfaits, en apportant une alternative efficace au papier toilette. De plus, pour les femmes, la douchette peut ensuite assurer un jet tout en délicatesse, afin de prendre soin de leur intimité. On remplace ainsi la fonction du bidet d'autrefois, tout en économisant de la place.



La filtration des odeurs s'active dès que l'on s'assoit. À l'aide de la télécommande, chaque utilisateur peut choisir et mémoriser la température de l'eau, ainsi que la puissance et la position du jet.



L'EXCELLENCE SUISSE

Geberit AquaClean propose une gamme très étendue de wc lavants, avec plus ou moins de fonctionnalités. Associant innovation et design épuré, tous sont conçus en Suisse. Pour en savoir plus sur ces wc nouvelle génération, réserver un essai ou avoir la liste des revendeurs : rendez-vous sur www.geberit-aquaclean.fr, appelez au 01 45 56 99 04 ou présentez-vous au 66, rue de Babylone 75007 Paris.

GEBERIT